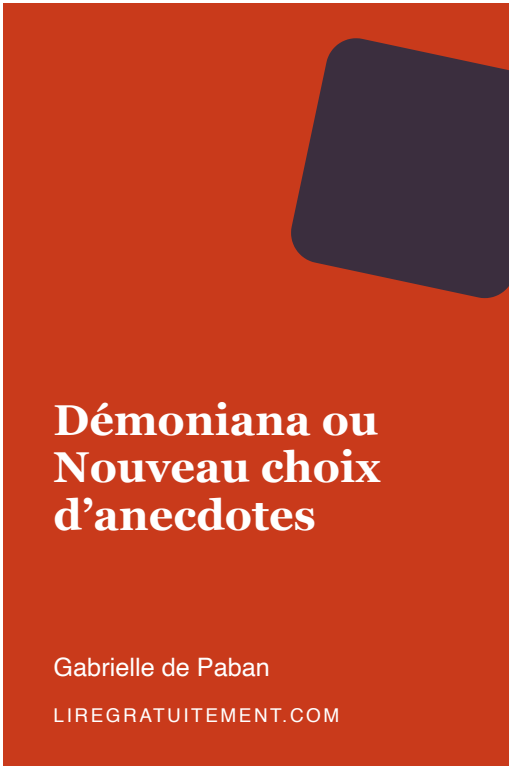


Démoniana ou Nouveau choix d'anecdotes

Gabrielle de Paban

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Château ensorcelé

OU

NOUVELLES ET ANECDOTES

SUR LES TERREURS NOCTURNES.

ANECDOTE.

Un gentilhomme, chargé de dépêches importantes, et voyageant seul avec un domestique, aperçut, auprès d'un village où il devait passer la nuit, un château magnifique, qui lui parut abandonné. Il demanda à qui ce château appartenait ? — « À personne, lui répondit-on ; il y a bientôt cinq ans qu'on ne l'habite plus, à cause des revenans. »

Le gentilhomme, qui craignait peu les fantômes et les spectres, résolut d'y coucher, et de faire connaissance avec les esprits. En vain s'efforça-t-on de l'en détourner ; le parti était pris ; il s'y rendit sur l'heure.

Arrivé à ce château, il entre hardiment, et ne rencontre personne, ni dans les salles, ni dans les galeries. Il ne s'effraie point de cette solitude, choisit pour sa chambre à coucher une grande pièce du premier étage, y dispose un matelas, des draps, une couverture, et se couche paisiblement, ayant à côté de lui son sabre, ses pistolets, et deux chandelles allumées.

Le domestique n'avait pas eu la hardiesse de s'exposer avec son maître ; ainsi le gentilhomme se trouvait absolument seul,

quand il commença d'entendre des roulemens de chaînes et divers bruits inexplicables. Sa mémoire lui rappela alors les aventures lamentables de tous ceux qui avaient été étrillés dans de pareils châteaux ; mais sa constance ne s'en ébranla point.

Comme le bruit des chaînes était assez monotone, et que depuis plus d'une heure le gentilhomme n'entendait plus rien de nouveau, il s'endormit, un peu avant minuit.

Àpeine était-il dans le premier sommeil, que le fracas d'une porte qu'on enfonce avec violence l'éveille en sursaut ; il aperçoit confusément une espèce de fantôme, qui s'avance vers lui avec rapidité, qui éteint ses lumières, et enlève sa couverture…

Le gentilhomme se met sur son séant, et crie aussitôt : qui va là ? mais on ne lui répond point ; et le silence succède au mouvement qui vient de l'éveiller. Le cavalier s'imagine alors qu'on lui fait une mauvaise plaisanterie ; il s'enveloppe de ses draps et cherche à se rendormir. Le fantôme revient peu après, et lui arrache encore les draps, sans se laisser toucher…

Le gentilhomme impatienté saisit ses pistolets, et en tire un au hasard. À la lumière de l'amorce, il aperçoit le spectre, qui fait des gambades ; il le poursuit, l'atteint, le serre étroitement, et lui ordonne de se nommer. Le fantôme ne répond rien, se débat, et s'échappe. Le cavalier tire son second pistolet sur le spectre ; mais son corps est impénétrable ; et au moment où il aurait dû tomber, il s'élance de nouveau sur le voyageur, le saisit à son tour, l'entraîne au fond d'un jardin, et tombe avec lui dans une trappe.

Le cavalier, étourdi de sa chûte, ne savait pas où il pouvait être, quand il aperçut, auprès de lui, une douzaine d'hommes,

noirs comme des forgerons, qui tenaient conseil sur ce qu'il fallait faire de cet étranger.

Àl'aspect du caveau où il venait de tomber, à la mine de ceux qui l'entouraient, et aux discours de la troupe, le gentilhomme reconnut bientôt qu'il était au milieu d'une bande de faux-monnoyeurs, qui épouvantaient le voisinage, en jouant successivement le rôle de revenant, dans le château dont ils s'étaient emparés. Une peau de buffle, ajustée au corps de celui qui s'exposait aux premiers coups, le rendait invulnérable.

Comme on craignait que le gentilhomme ne dévoilât le secret de la troupe, on allait se décider à le faire mourir, quand il se nomma : — « Messieurs, ajouta-t-il, mon nom est assez connu ; et j'ose croire que vous me témoignerez quelque confiance. Le roi de France m'a chargé d'une commission importante, que je vais acquitter. Si vous me faites mourir, mes gens, qui sont au village voisin, iront demander vengeance à la cour ; et les perquisitions que le roi fera faire vous perdront, quand vous croyez vous sauver. Si, au contraire, vous voulez me laisser vivre, je vous jure, sur mon honneur, de garder scrupuleusement le secret, jusqu'à ce que vous m'en ayez dégagé. »

La bande délibéra un moment, et accepta la dernière proposition du gentilhomme. On lui fit jurer un secret à toute épreuve ; après quoi, celui qui l'avait amené au caveau le reconduisit à sa chambre, où il attendit le jour. Il ne désabusa point les villageois sur leurs opinions effrayantes, à l'égard du château ensorcelé, et reprit son voyage.

Quelques années après, un jour que le gentilhomme était à table avec plusieurs de ses amis, on vint lui dire qu'un inconnu

demandait à lui parler. Le gentilhomme sortit à l'instant, et trouva à sa porte un cavalier bien vêtu, qui lui dit : — « Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur ? eh bien ! je suis un de ces faux monnoyeurs à qui vous avez si bien gardé le secret. Notre fortune est maintenant faite ; et nous quittons le royaume. Je viens vous dégager de votre parole, et vous prier d'accepter ces deux chevaux, comme une faible preuve de notre estime et de notre reconnaissance. »

L'inconnu avait effectivement amené deux superbes chevaux, qu'il laissa attachés à la porte du gentilhomme. Celui-ci stupéfait, voulut dire quelques mots au faux monnoyeur ; mais il fuyait à toute bride, et il était déjà loin. Le gentilhomme retourna donc à ses amis, à qui il raconta dès-lors son aventure, qui excita l'admiration de tout le monde.

— Quelques écrivains prétendent que le héros de cette histoire est le vicomte de Turenne. Selon d'autres, ce fut le maréchal de Luxembourg.

Aventure du président de Thou

OU

ENCORE UN TOUR DE FANTÔME.

Il arriva, en 1598, une aventure fort singulière au président De Thou. Il se trouvait depuis peu de temps dans la ville de Saumur. Une nuit, qu'il était profondément endormi, il fut réveillé tout-à-coup par le poids d'une masse énorme, qu'il sentit se poser sur

ses pieds. Il secoua fortement ce poids, et le fit tomber lourdement dans la chambre…

Le président ne savait encore s'il était bien éveillé, quand il entendit marcher tout auprès de lui. Il ouvrit alors les rideaux de son lit ; et comme les volets de ses fenêtres n'étaient point fermés et qu'il faisait clair de lune, il vit distinctement une grande figure blanche, qui se pro- menait dans l'appartement… Il aperçut en même temps des hardes éparses sur des chaises, auprès de la cheminée.

Il s'imagina que des voleurs étaient entrés dans sa chambre ; et voyant la figure blanche s'approcher de son lit, il lui demanda d'une voix forte : — Qui êtes vous ? — Je suis la reine du ciel, répondit le fantôme, d'un ton solennel… Le président reconnaissant la voix d'une femme se leva aussitôt ; et ayant appelé ses domestiques, il leur dit de la faire sortir, et se recoucha sans demander d'éclaircissement.

Le lendemain, il apprit que la femme qui lui avait rendu une visite nocturne, était une folle qui, n'étant point renfermée, courait çà et là, et servait de jouet au peuple. Elle était entrée dans la maison, qu'elle connaissait déjà, en cherchant un asile pour la nuit. Personne ne l'avait aperçue ; et elle s'était glissée dans la chambre du président, dont elle avait trouvé la porte ouverte. Elle s'était déshabillée auprès du feu et avait étalé ses habits sur des chaises. Cette folle était connue dans la ville, sous le nom de la reine du ciel, qu'elle se donnait elle-même.

Le Souterrain de Tarascon

OU

LES TERREURS PANIQUES.

Un propriétaire de Tarascon, en Provence, ayant fait creuser dans sa cave, qui était près du Rhône, trouva, à quelques pieds, un mur solide avec une porte de fer qu'il fit ouvrir. C'était l'entrée d'un caveau très-profond, dans lequel il entendit un bruit si effroyable, qu'il n'osa porter sa curiosité plus loin. Quelques amis qu'il mena sur les lieux, lui dirent que sûrement il y avait, dans cette caverne, une bande de lutins enchaînés, ou une légion de diables qui faisait le sabbat, ou bien que ce souterrain conduisait directement en enfer…

Cependant, les magistrats de la ville ayant eu connaissance de cette découverte, promirent la liberté à un homme condamné aux galères, s'il voulait se résoudre à parcourir ce souterrain jusqu'au bout.

Cet homme y entra, muni d'une lanterne, et de tout ce qui pouvait le rassurer. Mais à peine eut-il traversé la moitié du souterrain, qu'il revint pâle et tremblant, criant qu'il aimait mieux qu'on le pendît, que de mourir d'une mort inconnue. Il raconta, en même temps, qu'il avait entendu des coups redoublés, des cris horribles, accompagnés de bruits de chaînes et de roulis si effroyables, qu'il s'imaginait, à chaque instant, que tout tombait en dissolution autour de lui, ou que tous les diables de l'enfer se déchaînaient pour l'étrangler…

On lui laissa reprendre ses esprits jusqu'au lendemain ; et on lui offrit de nouveau son pardon, sa liberté, et même une forte somme d'argent, pour l'engager à tenter encore l'aventure.

Il descendit donc, et eut le courage de pousser jusqu'au fond, où se rencontra une seconde porte de fer, à laquelle il heurta, sans que personne lui répondit. Il revint alors aussi effrayé que la première fois, et raconta ce qu'il avait découvert ; mais il déclara qu'il n'osait avancer plus loin.

Enfin, les magistrats offrirent une somme si considérable, à quiconque irait ouvrir cette porte, que six ouvriers de bonne volonté se présentèrent pour accompagner le galérien. Ils pénétrèrent dans cette espèce d'abîme, traversèrent heureusement le souterrain, enfoncèrent la seconde porte de fer, et trouvèrent qu'elle conduisait dans la ville de Beaucaire, et que ce caveau n'était autre chose qu'une communication d'une ville à l'autre, ignorée depuis long-temps…

Àl'égard du bruit qui avait tant effrayé d'abord, il était causé par les eaux du Rhône, qui, dans son extrême rapidité, roulait, en passant sur cette voûte, des cailloux et des pierres. — Si l'on en croit quelques historiens, c'est par cette route, creusée dans le roc sous le Rhône, que Charles-Martel fit passer son armée pour vaincre les Sarrasins.

L'honnête Démon

ANECDOTE.

Un nègre, retournant, au commencement de la nuit, à Lyon où il demeurait, rencontra auprès d'une haie, un paysan qui fondait en larmes. Il s'en approche, ému de pitié, et lui demande le sujet de ses pleurs. — « J'allais acheter une vache, répondit le paysan ; et deux voleurs viennent de me prendre mon argent et mon habit. — « Sont-ils loin ? De quel côté ont-ils tourné ? — Ils peuvent être au plus à deux portées de fusil, et ils ont pris ce petit chemin qui tourne à droite. »

Le nègre se dépouille aussitôt de ses vêtemens, les donne à garder au paysan, en lui recommandant de l'attendre, et se met à courir sur les traces des voleurs. Il les atteint bientôt, à l'entrée d'un petit bois, et leur crie d'une voix menaçante : — « Coquins, rendez l'argent et l'habit que vous venez de voler à un malheureux paysan, où je vous entraîne dans les enfers. »

Les brigands, effrayés de ces paroles, et sur-tout de la figure noire et hideuse qui les poursuit, et qu'ils prennent pour le diable, le prient en tremblant de ne pas s'approcher d'eux... Ils vident leurs poches, posent à terre leurs effets et se sauvent à toutes jambes, en se recommandant à tous les saints du paradis... Le prétendu diable les laisse s'échapper, ramasse les effets abandonnés, et retourne auprès du paysan, à qui il rendit les objets volés, et avec qui il partage la bourse des voleurs.

La Ressemblance

OU

LE MORT VIVANT.

ANECDOTE.

Un homme des environs de Paris, entendant la messe dans l'église de Saint-Eustache, y fut frappé d'une mort subite. Les personnes qui l'entouraient, trompées par une grande ressemblance, le prirent pour un particulier du voisinage, dont il avait absolument tous les traits et à peu près le costume.

On le porta donc dans la maison de l'homme à qui il ressemblait si fort. Cet homme était alors absent de chez lui. La maîtresse de la maison, toute la famille fut trompée comme les voisins ; la dame crut trouver son mari mort et se mit à pleurer ; les enfans et les domestiques en firent autant ; on fit bientôt ensevelir le mort ; on commanda tous les apprêts funéraires ; on fit inviter tous les parens et tous les amis, au convoi qui devait se faire le lendemain.

Cependant, vers dix heures du soir, le maître de la maison revint. La servante, qui alla lui ouvrir, s'enfuit épouvantée, en s'écriant : Ah ! monsieur, ne nous tourmentez pas, vous aurez demain des prières... Le patron stupéfait, entra néanmoins dans la salle, où sa famille était rassemblée, et où la servante venait de porter ses frayeurs. À l'aspect du maître de la maison debout, la femme et les enfans se mirent à genoux, et lui dirent comme avait fait la servante : Âme bienheureuse, ne nous tourmentez pas, vous aurez demain des prières...

Cet homme fut au comble de l'étonnement ; mais, ce n'était pas tout... Il entra dans sa chambre, où il se vit mort dans son lit, tandis qu'il se trouvait bien portant... Il doutait s'il était éveillé, quand la chose s'éclaircit enfin ; les parens du mort vinrent, le soir même, réclamer le corps ; on le leur remit sans regret ; on

embrassa bien tendrement le père de famille, qu'on avait sincèrement pleuré ; et, le lendemain matin, les parens et les amis vinrent à un déjeuné, quand ils s'étaient vêtus de noir et mis en marche pour un enterrement.

L'Ange exterminateur

ANECDOTE.

On vit un jour, à Milan, un ange dans les nuages, armé d'une longue épée, ayant la figure menaçante, les ailes étendues et le bras levé sur la ville. Les habitans épouvantés se rassemblèrent à la hâte ; et remarquant que cette figure demeurait immobile au milieu des nuages, ils s'écrièrent que c'était l'ange exterminateur qui venait saccager Milan.

La consternation devint bientôt générale ; et bien des gens seraient morts de peur, si un savant habile ne fut venu rassurer les Milanais. Il leur fit observer que cet ange, qu'ils prenaient pour l'ange exterminateur, n'était autre chose que la représentation, qui se faisait dans les nuées, d'un ange de marbre blanc, placé au haut du clocher de S.-Gothard…

Scène nocturne

Un officier, logé en chambre garnie, et sur le point de rejoindre son régiment, s'abandonnait un matin, dans son lit, à mille réflexions incohérentes. Il n'était pas encore jour. Tout-à-coup, il se

ressouvint qu'il avait laissé sa clef à la porte de sa chambre, et qu'on pouvait entrer pour le voler…

Tandis que ces idées lui roulaient dans la tête, un menuisier montait lentement chargé d'un cercueil, pour un homme qui venait de mourir, dans la chambre prochaine. Le menuisier, croyant entrer chez le mort, ouvre la porte de l'officier, et dit en entrant : — Voilà une bonne redingotte pour l'hiver ! … Le militaire, que ses craintes et le bruit de la porte avaient rendu attentif, ne doute point qu'on ne vienne le voler, et qu'on n'ait le dessein de commencer par prendre sa redingotte, qu'il avait laissée sur une chaise. Il saute promptement hors du lit, et se met à courir, tout en chemise, en poussant des cris après le prétendu voleur… Le menuisier, voyant paraître quelque chose de blanc, laisse tomber son cercueil dans l'escalier, et se sauve à toutes jambes, en criant qu'il a le mort à ses trousses… On assure qu'il en fut malade de peur, et qu'on eut toutes les peines du monde à le rassurer…

Adresse d'une vieille sorcière

ANECDOTE.

Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il est encore des personnes qui croient aux sorciers aussi bien qu'aux revenans. Souvent même ces personnes, si crédules, ont reçu une éducation qui devrait les élever au-dessus des préjugés vulgaires.

Deux dames, d'un rang distingué, entendirent parler d'une devineresse, pour qui l'avenir n'était point caché ; elles résolurent

de la consulter, et se rendirent chez elle, en allant au spectacle, c'est-à-dire dans toute leur parure. Les bijoux qu'elles étalaient frappèrent la sorcière : — « Mesdames, leur dit-elle, si vous voulez lire dans l'avenir, il faut vous armer de courage. Apprenez que nous avons tous, dans ce monde, un esprit qui nous accompagne sans cesse, mais qui ne se communique qu'autant qu'il y est forcé par une puissance supérieure. Il ne tient qu'à moi de vous procurer à chacune un entretien particulier avec le vôtre ; mais il ne cédera point à mes conjurations, si vous ne consentez à certaines conditions absolument nécessaires. »

Les dames demandèrent avec empressement quelles étaient ces conditions ? — « Les voici, poursuivit la vieille ; il s'agit de dépouiller les vêtemens qui vous couvrent, et de déposer un moment ces ouvrages de luxe, qui prouvent combien le genre-humain s'est perverti. Adam était nu, quand il conversait avec les esprits. »

Les deux dames hésitent ; elles sont d'abord tentées de se retirer ; mais elles s'encouragent, en songeant que l'esprit sera seul témoin de l'obéissance exigée ; et la curiosité l'emporte. Les robes, les bijoux sont déposés dans une chambre ; et chacune des dames passe dans un cabinet séparé. Elles y restèrent près de deux heures, dans une impatience difficile à exprimer… Enfin, ne voyant point paraître l'esprit, elles commencent à croire qu'elles ont été trompées ; la frayeur les saisit, elles poussent des cris affreux ; leurs gens accourent suivis des voisins ; et on les tire de leur prison. La prétendue sorcière, après les avoir enfermées, avait déménagé avec leurs hardes et les siennes…

Le Manoir du Diable

OU

UNE REPRÉSENTATION INFERNALE.

NOUVELLE.

Le paladin Ollivier parcourait seul les rives de la Durance, cherchant des aventures glorieuses, et songeant, en attendant, à trouver un gîte pour la nuit qui n'était pas bien éloignée. Le maître d'une hôtellerie devant laquelle il passait, l'arrêta, en lui disant : — « Seigneur chevalier, ce que vous pouvez faire de plus sage, c'est de prendre ici votre gîte ; nous vous y donnerons vos aises, et vous y trouverez mieux votre compte, que si vous allez essayer de passer le pont du diable, qu'on trouve à trois lieues d'ici, sur la gauche. »

— « Quel est ce pont du diable, demanda Ollivier, et pourquoi craignez-vous que je le passe ? — « Ce pont, répondit l'hôtelier, est situé à l'entrée d'une gorge, défendue par un château qui appartenait, il y a dix ans, à un seigneur de ce voisinage ; mais il est, depuis ce temps, au pouvoir du diable et de ses sergens, qui s'en sont emparés ; et tous les exorcismes n'ont pu les en faire déguerpir. Il s'est présenté, à différentes fois, bien des curieux, bien des incrédules, pour en tenter l'aventure. Presque personne n'en est revenu ; et tous s'en sont si mal trouvés, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on y retourne désormais.

» Mais, pour finir par quelque trait qui vous fasse juger du reste, il y a quatre ans que le fils de l'ancien seigneur, jeune gentilhomme, qui revenait de la guerre, se déplut dans la maison pa-

ternelle et demanda, pour apanage, la maison du diable, présumant qu'il lui serait plus facile d'en apprivoiser les hôtes, qu'une belle-mère qu'on lui avait donnée dans son absence. Tout le monde avait pitié de lui ; mais personne ne voulut le suivre. Il était déterminé, vigoureux ; il pousse sa pointe ; or, apprenez quel en fut le succès.

» Trois jours s'étaient passés sans qu'on en eût des nouvelles, lorsque des paysans trouvèrent son corps, arrêté par des branches de saules, qui sont sur les bords de la rivière, à une lieue au-dessous du château. Le courant ou le diable l'avait emporté là. Il avait le cou tordu, la langue et les yeux hors de la tête, les sourcils et les cheveux grillés, le corps tout meurtri et si noir, qu'il en était bleu ; il était déchiré de coups de griffes, qui lui entraient d'un pouce dans les chairs, et sentait le soufre de dix lieues à la ronde. J'allai comme les autres pour le voir ; et il m'en est resté une telle frayeur, qu'à l'heure où je vous parle, on ne me tirerait pas une goutte de bon sang… »

— « Trouverai-je un guide pour me conduire à ce pont et à cette maison du diable, demanda Ollivier ? » — Cela ne vous manquera pas, seigneur, répondit l'hôte ; nos enfans vous y conduiront les yeux fermés ; mais j'aurais regret qu'un cavalier de votre apparence allât se perdre de gaîté de cœur. Cependant, si vous voulez à toute force visiter la maison du diable, attendez au moins à demain matin ; le jour est avancé, la nuit vous surprendra ; les alentours de l'endroit où vous allez sont déserts : vous n'aurez de gîte que dans le maudit château… »

Malgré toutes ces représentations, Ollivier veut partir. On lui trouve un guide ; il s'achemine aussitôt vers le château du diable. Ce guide, non moins crédule, et plus babillard encore que le

maître de l'hôtellerie, ne cessa, sur la route, d'entretenir le paladin des prodiges dont le château merveilleux passait pour être le théâtre. Mais lui, rempli de son objet, ne prêtait qu'une attention médiocre à des récits qu'il jugeait fabuleux, autant qu'ils étaient bizarres.

La fourberie, la sottise et la peur, disait-il en lui-même, jouent sans doute leur jeu, dans cette occasion-ci… En ce moment, le guide interrompit brusquement le fil de ses histoires, pour montrer à notre héros deux tours qu'on découvrait à peine dans l'éloignement et sur le penchant d'une colline. — « Seigneur, dit le guide à Ollivier, voilà votre auberge pour cette nuit, si vous voulez la passer bien mauvaise ; et voici la route qui doit vous y conduire. Quant à moi, je vous laisse, et ne veux rien avoir à démêler avec les patrons de ce manoir endiablé… »

En disant ces mots, le guide prit la fuite. Ollivier, maintenant seul, continua sa route, à travers les ombres de la nuit qui commençaient à se répandre ; et à la faible lueur des étoiles, il arriva à la porte du château redoutable.

Le pont-levis était baissé ; il entra dans une cour spacieuse, prêta une oreille attentive, et se persuada, au morne silence qui régnait autour de lui, que le lieu où il se trouvait était abandonné. Cependant, pour se mettre à l'abri des surprises, il ne veut pas pénétrer plus avant. Il débride son cheval, et se retire sous l'abri de la grande porte, le bouclier au bras, le cimeterre au poing, l'œil et l'oreille au guet ; il se résout à attendre ainsi le retour de l'aurore.

Il avait passé près de la moitié de la nuit, dans cette difficile attitude, sans s'être aperçu de rien d'extraordinaire, lorsque

l'éclat d'une vive lumière vient frapper ses regards, jusque dans le réduit obscur qu'il avait choisi pour sa retraite. Il rentre dans la cour : la façade du château lui semble toute embrâsée ; un bruit sourd se fait entendre, pareil à celui que les feux souterrains occasionnent, lorsque, par des éruptions soudaines, ils viennent à s'échapper de leurs prisons. Ollivier distingue bientôt des cris aigus, des gémissemens, des plaintes lugubres.

En même temps, la porte d'un pavillon, situé dans le milieu de la cour, roulant avec fracas sur des gonds énormes et couverts de rouille, s'ouvre à deux battans. Au milieu des éclats de lumière, qui changent la nuit en un jour affreux, on distingue une foule de démons, de spectres, de fantômes, qui semblent se précipiter, s'acharner les uns sur les autres. Les hurlemens que pousse cette monstrueuse foule, font retentir les voûtes de la forteresse, ébranlent les remparts et les tours jusque dans leurs fondemens. Cependant on marche du côté de la porte, sur le pas de laquelle notre héros s'est avancé.

La première figure que l'on distingue semble être l'ombre d'une femme affligée : un voile de lin, d'une blancheur éclatante, mais souillé de quelques gouttes de sang, l'enveloppe depuis les épaules jusqu'aux talons ; ses cheveux épars tombent sur sa poitrine ; ses yeux, baignés de larmes, sont tournés vers le ciel ; sa voix, étouffée par les sanglots, laisse à peine échapper les plaintes que lui arrache l'état douloureux dont elle paraît affectée.

Un fantôme d'une figure horrible, d'une taille énorme et gigantesque, la suit. Les chaînes, sous le poids desquelles ce hideux colosse semble succomber, retardent la vîtesse de sa marche, que des monstres infernaux hâtent à coups de fouets, dont les bouts sont armés de pointes acérées, et en lui pressant le flanc avec des

fourches aiguës. On voit ruisseler le sang, par-tout où les pointes meurtrières ont fait sentir leurs atteintes. Le monstre s'agite, se tourmente, pousse d'affreux rugissemens. Sa bouche vomit des tourbillons de flamme, qui menaçent d'embrâser tout ce qui les approche.

Ollivier prévient la troupe infernale qui marchait à lui ; il fait siffler dans l'air sa redoutable épée. Les démons abandonnent la victime au tourment de laquelle ils s'étaient dévoués, et se précipitent sur le héros qui les attaque ; les fourches se tournent en un instant contre lui. Vingt flambeaux répandant une clarté funèbre, une odeur empestée, assiègent la visière de son casque, et cherchent à le priver en même temps de la faculté de voir et de respirer, tandis que les hurlemens, les rugissemens retentissent d'une manière horrible à ses oreilles ; mais son courage en redouble. Il évite les atteintes qu'on lui porte ; il s'élance, il frappe ; mais au plus fort de l'action, les lumières disparaissent, et la vision s'évanouit.

Le paladin étonné cherche en vain ses adversaires, à travers les ténèbres qui les lui dérobent ; il prête l'oreille, et entendant un bruit rauque, il tourne ses regards du côté d'où le bruit s'annonce ; il y marche : une lumière, échappée d'un feu qui s'éteint, le conduit à huit ou dix pas, vers une masse qui pousse des gémissemens, et qui paraît jeter quelques étincelles.

Ollivier s'approche de la masse, et lui fait sentir légèrement la pointe du cimeterre : elle pousse un rugissement pénible ; le guerrier s'arrête, s'appuie sur son épée, et attend le jour, qui vient enfin éclairer ses doutes. Le paladin reconnaît un homme, dans la masse qui l'avait si fort intrigué. Il s'avance vers cette figure humaine, la touche avec précaution ; elle pousse des gémis-

semens douloureux. Il la considère ; elle est étendue sur l'herbe ; c'est le fantôme chargé de chaînes, qui précédait la troupe dans la vision nocturne.

Ollivier prend le fantôme par les épaules ; le met sur son séant, le soutient, l'envisage, voit cette face énorme, hideuse, effrayante, la touche, et découvre que c'est un masque de cuivre. Il arrache le masque, et reconnaît le visage d'un de ses compagnons d'armes. — Est-ce vous, Inar, lui dit-il ?... — Je suis damné, répond la tête démasquée...

Ollivier frissonne, à cette réponse terrible... Mais, au même instant, il aperçoit à terre la dame couverte d'un voile de lin ensanglanté. — Qui êtes-vous, madame, lui dit-il, et dans quel lieu le sort m'a-t-il conduit ? — Dans un enfer, seigneur, répond la dame...

— Qui êtes-vous donc, reprend le paladin ? — Vous le saurez, dit la dame blanche ; en attendant, fuyons ; mille dangers vous environnent... — Ne craignez rien, répliqua Ollivier, nous sortirons sans péril... En disant ces mots, il fit monter l'homme au masque de cuivre et la dame au voile de lin sur son cheval ; et conduisant lui-même son coursier par la bride, il sortit à pied, avec ses deux nouveaux compagnons, de la maison endiablée.

Il se rendit ainsi, sans mésaventure, à une ville prochaine, où il mit l'homme au masque de cuivre et la dame au voile de lin, entre les mains d'un chirurgien habile. Mais, avant de les quitter, il voulut savoir l'histoire du Château du diable. Voici ce que les deux personnes, qu'il avait délivrées, lui racontèrent :

Un petit tyran de village, nommé Phalagon, avait des talens pour faire la fausse-monnaie, et le désir de devenir bien riche par

cet honnête moyen. Le château que l'on venait de quitter étant vieux, orné de souterrains, et isolé sur les bords de la Durance, lui avait paru propre à ses opérations lucratives. Il s'en était donc emparé ; et, pour dérober aux oreilles et aux yeux le bruit et l'appareil de ses travaux, il avait répandu parmi le peuple, que le château était peuplé de démons, qui y faisaient toutes les nuits un sabbat effroyable.

Il fallait un appareil imposant pour soutenir une invention de cette nature, et forcer à la retraite les curieux et les incrédules ; voici de quelle façon s'y prenait Phalagon. Se présentait-on au château pour y passer la nuit : sur-le-champ, tout y était préparé pour la représentation d'une scène à peu près semblable à celle qui avait frappé les yeux d'Ollivier. Il était difficile de trouver un sujet pour remplir le premier rôle, pour traîner des chaînes d'un poids énorme, et essuyer enfin toutes les disgrâces attachées à l'emploi. Phalagon s'emparait alors du premier inconnu de stature avantageuse, que le hasard faisait tomber entre ses mains.

Le guerrier qu'Ollivier venait de rendre libre, avait été pris par Phalagon, quelques jours auparavant ; et la veille, au commencement de la nuit, pour la représentation qu'on devait donner au paladin, deux figures diaboliques, armées de flambeaux, avaient affublé le malheureux Inar d'un masque de cuivre d'un pied et demi de hauteur, surchargé d'une chevelure de crin hérissée. La bouche du masque, faite d'ailleurs pour grossir le son de la voix, contenait une matière sèche, enduite de bitume, et à laquelle on mettait feu.

Inar, entouré de flammes et de démons, s'était persuadé qu'il était damné. La dame au voile de lin était l'amante d'Inar, que Phalagon forçait à jouer également un rôle dans la scène infer-

nale. Tous les autres démons qui composaient ces apparitions effrayantes, étaient représentés par Phalagon et ses gens.

Jusqu'au moment où Ollivier se présenta devant cette troupe, avec une assurance héroïque, elle n'avait eu besoin, pour vaincre, que de la terreur de son équipage ; mais, à ce coup, elle se trouva exposée à une attaque aussi vive qu'imprévue. Inar se laissa tomber à terre ; son amante se retira à quelques pas ; Phalagon, blessé à mort, ordonna à sa troupe de jeter les flambeaux dans les fossés du pavillon ; et les ténèbres succédèrent aux lueurs infernales.

Ollivier, en apprenant toutes ces choses, se confirma dans l'idée qu'il n'y avait point de revenans ; et que toutes les scènes d'apparitions qui effraient si fort les petits esprits, étaient ordinairement l'ouvrage de la fourberie. Comme il voulait courir à d'autres aventures, il quitta bientôt Inar et son amante, en leur souhaitant prompte guérison et bonheur sans mélange.

Quant au Château endiablé, cette aventure décrédita sa réputation épouvantable ; et Phalagon étant mort, ses gens se dispersèrent ; le château redevint paisible ; on osa l'habiter ; on n'y vit plus de spectres. Mais les bonnes femmes en firent longtemps encore des histoires bien terribles !...

Sur les Devins et sur ceux qui les consultent

ET SUR CEUX QUI LES CONSULTENT.

ANECDOTES.

Il y a encore, dans notre siècle, une foule de gens qui tirent les cartes, font dire leur bonne aventure, consultent les devins, et cherchent à connaître les secrets de l'avenir, qui ne sont connus que de Dieu seul. On a rapporté déjà, dans divers ouvrages, une foule de traits qui prouvent la vanité des divinations. Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en remettre ici quelques-uns sous les yeux du lecteur.

— Un Lyonnais, riche et crédule, s'étant fait dire sa bonne aventure, apprit qu'il mourrait à quarante-huit ans. En conséquence, il dissipa tout son bien pendant le temps qu'il croyait avoir encore à vivre. Mais, comme il ne mourut point au bout du temps que le devin lui avait désigné, il se trouva réduit à demander l'aumône. Il le faisait, en disant : — « Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus long-temps qu'il ne le croyait. »

— Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les fêtes de Noël ? L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. — « Je suis donc plus habile que toi, répondit le roi ; car, je sais que tu les passeras dans la tour de Londres. » En même temps, il l'y fit conduire.

— Alphonse X, roi de Castille, ayant fait tirer l'horoscope de ses enfans, apprit que le cadet devait être plus heureux que l'aîné, et le nomma son successeur au trône. Mais, malgré les décisions des astrologues, l'aîné tua son frère cadet, mit son père dans une étroite prison, et s'empara de la couronne.

— Le jeune Zica, roi des Arabes, était continuellement entouré des plus célèbres devins de son siècle, qu'il attirait à sa cour, de tous les coins du monde. Ces devins lui prédirent tous qu'il aurait

une vie extrêmement longue, et il mourut la même année de cette prédiction…

— L'auteur du Dictionnaire infernal raconte qu'une dame, qui s'amusait quelquefois à tirer les cartes, les tira un jour pour savoir si elle avait déjeuné. Elle était encore à table, devant les plats vides, et avait l'estomac bien rempli ; cependant les cartes lui apprirent qu'elle était à jeun, car la réussite ne put avoir lieu…

Le Spectre de flamme

ANECDOTE.

Il y eut, sous le règne de Louis XIII, une Histoire de revenant qui fit assez de bruit à Marseille. Le comte et la comtesse d'Alais voyaient, toutes les nuits, un grand spectre enflammé se promener par leur chambre ; et aucune force humaine ne pouvait obliger l'esprit à se retirer.

Ce fantôme s'était montré d'abord au comte d'Alais seulement ; et la comtesse n'en était point inquiétée. Mais quand le comte épouvanté se fut décidé à coucher dans la chambre de sa femme, et à partager son lit, ce fut dans cette chambre, et autour de ce lit, que le spectre de feu se montra.

La comtesse d'Alais supplia son mari de quitter une maison et une ville où ils ne pouvaient plus dormir. Le comte, qui se plaisait à Marseille, voulut, avant d'en sortir, employer encore tous ses moyens à l'expulsion du fantôme. Le fameux Gassendi fut consulté là-dessus. Après avoir profondément et longuement raisonné, il conclut que ce fantôme de feu qui se montrait toutes les

nuits, avait été formé par des vapeurs enflammées, produites par le souffle du comte et de la comtesse… D'autres savans donnèrent des réponses aussi peu satisfaisantes.

On était dans un grand embarras, lorsqu'on découvrit enfin le secret : une femme-de-chambre, cachée sous le lit conjugal, faisait de temps en temps paraître un phosphore, à qui la peur donnait une taille et des formes épouvantables ; et la comtesse elle-même faisait jouer cette farce, pour obliger son mari à quitter Marseille, qu'elle n'aimait pas…

Le Diable sans cornes

OU

UNE SCÈNE DE BAL MASQUÉ

NOUVELLE.

Un marchand breton s'embarqua pour le commerce des Indes, et laissa à sa femme le soin de sa maison. Cette femme était aussi sage que belle ; et le mari, qui pouvait se reposer sur sa vertu, ne craignit pas de prolonger le cours de son voyage et d'être absent plusieurs années. Or, un jour de carnaval, cette dame voulant un peu s'égayer, donna à ses parens et à ses amis, un bal qui devait être suivi d'une magnifique collation.

Lorsqu'on se mit au jeu, un masque habillé en procureur, ayant des sacs de procès à la main, entra brusquement, et proposa à la dame de jouer quelques pistoles avec lui ; elle accepta le défi et gagna. Le masque présenta encore plusieurs pièces d'or

qu'il perdit sans dire un mot. Quelques personnes ayant voulu jouer contre lui perdirent ; et le masque gagna successivement tout l'argent qu'on mit sur le jeu. Il ne se laissait gagner que lorsque la dame jouait.

On ne douta bientôt plus que l'amour ne fût la cause qui l'engageait à perdre. On le disait tout bas ; et selon le sort de ces sortes de secrets, on vint à le dire tout haut. — « Je suis le dieu des richesses, dit alors le masque, en sortant de ses poches plusieurs bourses pleines de louis. » Ensuite s'adressant à la dame, il lui dit : — « Je joue tout cela contre tout ce que vous avez… » Elle trembla à cette proposition, et refusa le défi en femme prudente. Le masque lui offrit cet or sans le jouer ; mais elle ne voulut point l'accepter.

Cette aventure commençait à devenir extraordinaire. Une femme âgée qui se trouvait présente, vint à s'imaginer que ce masque pouvait bien être le diable. Son déguisement de procureur fortifia cette idée. Elle communiqua à d'autres ce soupçon, qui se convertit en certitude dans l'esprit de plusieurs femmes. Comme elles disaient à demi-voix ce qu'elles en pensaient ; le masque les entendit. Il voulut les confirmer dans cette idée, et se mit aussitôt à parler plusieurs langues. Enfin il s'écria tout-à-coup qu'il était sorti de l'enfer pour venir prendre une dame qui s'était donnée à lui ; et qu'il ne quitterait point la place qu'il ne se fût emparé d'elle, quelqu'obstacle qu'on voulût y apporter…

Tous les yeux se fixèrent sur la dame du logis. Les gens crédules étaient saisis de la plus grande frayeur. D'autres, qui ne savaient que croire, n'étaient qu'à demi-épouvantés. Les gens sensés attendaient tranquillement le dénouement de l'aventure, et se divertissaient de la frayeur des autres. La maîtresse du logis était

de ce nombre ; elle se mit à rire aux éclats, en entendant quelques personnes demander qu'on allât chercher un prêtre pour exorciser le diable… Cette dernière proposition divertit beaucoup les incrédules, et fut pour eux la meilleure scène de cette comédie.

Enfin, le faux diable, après avoir laissé quelque temps les esprits agités de divers sentimens, leva tout-à-coup son masque, et se fit connaître pour le mari de la dame, qui jeta un cri de joie en le reconnaissant. — « Je viens te revoir avec empressement, lui dit-il, et j'apporte avec moi l'opulence, que j'ai su acquérir par le commerce et l'industrie. » Puis se tournant vers les joueurs : — « Vous êtes des dupes, leur dit-il, apprenez à jouer ; je ne veux point de votre argent. » Il le leur rendit malgré eux, et railla les dames crédules, qui ne pouvaient encore revenir de leur effroi. Le bal continua ; et on abandonna au diable la dame qu'il était venu chercher.

Le Possédé comme il y en a souvent

ANECDOTE.

Un abbé, qui demeurait dans une petite ville du Piémont, revenant un jour de la promenade, fut atteint d'une douleur subite, qui le fit tomber mourant sur le pavé. La populace l'environne ; on le porte dans une maison voisine, où tous les secours ordinaires ne peuvent le rappeler à la vie. Arrive enfin un distillateur, qui lui remplit la bouche d'une liqueur spiritueuse, et n'en tire aucun succès.

Alors, quelques-uns des assistans courent à la paroisse la plus voisine, et reviennent avec un vicaire savoyard, qu'on prie à tout hasard de lui administrer les sacremens. Le vicaire, voulant d'abord s'assurer de l'état du malade, demanda une lumière, et la lui porta à la bouche. En même temps, le prétendu mort poussa un hoquet, dont la vapeur s'enflamma à la chandelle…

Le vicaire et les assistans épouvantés prennent la fuite, en criant que l'abbé a le diable au corps, qu'il vomit des flammes, qu'il est possédé dans toutes les formes, et qu'il faut bien vite l'exorciser. On va supplier le curé de venir faire cette besogne.

Pendant cet intervalle, le hoquet, qui avait causé cet esclandre, ayant été suivi d'une explosion d'humeurs qui étouffaient le pauvre abbé, les exorcistes arrivent avec la croix et le bénitier, et sont bien surpris de trouver le malade debout.

De son côté, le distillateur, qui avait été obligé de quitter le patient pour veiller à sa boutique, revient presqu'en même temps, et apprend à la foule assemblée que le hoquet, la flamme, l'explosion des humeurs et la guérison de l'abbé, sont tout simplement l'effet de son élixir spiritueux…

Comme on voit le diable par-tout, si le distillateur n'avait pas reparu, on allait exorciser le pauvre abbé ; et ce ne fut pas sans peine qu'on se décida à le laisser en paix.

Le Cochon, ou Avis aux amis des prodiges

Un charcutier de Paris engraissait un cochon, qui devenait plus méchant et plus insupportable, à mesure qu'il devenait plus

gras ; de façon qu'il se décida à le tuer. Il l'attacha donc à un barreau du soupirail de sa cave, et alla chercher son grand couteau pour lui couper le cou.

Pendant ce temps-là, le cochon rompit le lien qui le retenait, s'enfuit dans une rue voisine, entra dans une allée, et monta au quatrième étage, où il trouva une porte ouverte. C'était la chambre d'une vieille femme, qui venait d'en sortir pour aller chercher du feu chez sa voisine. Le cochon pénétra dans cette chambre, découvrit, derrière la porte, un panier plein d'ordures, et se mit à y fouiller.

En s'agitant ainsi derrière la porte, il la ferma, et ne s'en étonna point. La bonne femme, revenant sur ces entrefaites, fut très-surprise de trouver sa porte fermée. Elle avait laissé sa clé sur la table, et il lui était impossible d'entrer. Comme elle entendait un certain bruit, elle cria qu'on vînt lui ouvrir ; le cochon se mit alors à grogner, et elle crut qu'on lui répondait non. Saisie de frayeur, elle s'imagina qu'il y avait un revenant ou un voleur dans sa chambre, elle courut d'abord chercher le commissaire et la garde, et fit avertir un prêtre, qui ne vint point.

Le commissaire étant monté en robe, à la porte de la vieille, demanda à son tour qu'on lui ouvrît ; le cochon recommença à grogner ; et tous les auditeurs crurent qu'on leur répondait non. Les uns s'écrièrent qu'il y avait un voleur dans sa chambre ; d'autres soutinrent qu'un voleur serait déjà décampé, et que c'était un fantôme qui venait demander des prières ; le clerc du commissaire prétendit que ce pouvait bien être le diable en propre personne.

Sur ces débats et ces incertitudes, la porte est enfoncée, de par le roi. Le cochon, effrayé du bruit, veut prendre la fuite, passe entre les jambes du commissaire, s'embarrasse dans sa robe, et roule avec lui tous les escaliers des quatre étages. Il se dépètre enfin de la longue robe, et se met à courir dans la rue, en jetant des cris affreux...

Le commissaire, à demi-assommé de ses culbutes, était bien persuadé que le plus grand diable de l'enfer venait de le faire dégringoler, pour lui apprendre à ne se pas mêler désormais des affaires endiablées ; et le clerc du commissaire allait soutenir que le diable en question était Satan lui-même, bien déguisé, quand le charcutier parut, reprit son cochon, et fit voir, aux amis des prodiges, que, dans cette aventure là comme dans toutes les autres, il n'y avait rien qui ne fût l'ouvrage d'un pur hasard et de quelques circonstances ridicules.

Le Revenant de la place de Grêve

ANECDOTE.

L'infâme Desrues savait cacher la scélératesse de son âme, sous l'hypocrisie la plus étudiée. Il fut rompu et brûlé à Paris, en 1777, à l'âge de trente-deux ans, pour des empoisonnemens et d'autres crimes avérés, mais qu'il niait avec un front d'airain. Il affecta même une grandeur d'âme héroïque en allant à la mort ; et quelques personnes le regardaient déjà comme un saint martyr, quand le bruit se répandit tout-à-coup, environ quinze jours après son supplice, que Desrues revenait toutes les nuits sur la place de Grève.

Cette nouvelle fit faire bien des raisonnemens, les uns soutenant que c'était une preuve infaillible de son innocence, les autres présumant que sa famille apostait quelqu'un pour jouer cette comédie, et pour confirmer l'idée que les bonnes gens s'étaient faite de la vertu du défunt.

Quoi qu'il en soit, on voyait, vers minuit, Desrues en robe-de-chambre, tenant un crucifix à la main, se promenant avec lenteur autour de l'espace qu'avaient occupé son échafaud et son bûcher, et s'écriant d'une voix lugubre : je viens chercher ma chair et mes os. Il répétait fréquemment ces paroles, à des espaces mesurés.

Cet étrange spectacle dura, et cette voix se fit entendre plusieurs nuits de suite, sans que personne osât s'approcher d'assez près, pour savoir quel pouvait en être l'auteur. Plusieurs soldats de patrouille, et plusieurs gardes de l'Hôtel-de-Ville en furent même extrêmement effrayés. Enfin, l'un de ces derniers eut le courage de s'avancer sur la place ; il se jeta hardiment sur le spectre, le saisit au collet, et le conduisit au corps-de-garde. On reconnut, le lendemain, que ce revenant prétendu était le frère de Desrues, riche aubergiste de Senlis, qui était devenu fou de désespoir.

Le Danger d'invoquer le Diable, ou le Sorcier de village

NOUVELLE.

Unpaysan bourguignon avait tant de fois entendu parler du diable, qu'il aurait donné tout au monde pour le voir, mais pour

le voir de loin ; car il savait que le trop grand voisinage des démons est dangereux.

Un jour qu'il se sentait un peu plus courageux qu'à l'ordinaire, il va trouver le sorcier de son village, et le prie de lui montrer la face de Satan.

— Vous demandez une chose difficile, dit le sorcier ; Satan ne se montre pas volontiers aux profanes ; et moi, qui suis de ses amis, je l'ai vu a peine dix fois, depuis dix ans. Mais n'importe, si vous voulez payer les frais des évocations, je vous mènerai dans un champ où vous contenterez votre fantaisie.

Le paysan, qui était décidé, paya ce que le sorcier lui demandait, et il fut convenu qu'ils iraient ensemble, à mi-nuit, au pied d'un sycomore, où les diables se rassemblaient, disait-on, pour faire leur sabbat.

En attendant, le paysan et le sorcier entrèrent dans un cabaret, où ils se mirent à boire, pour prendre du courage et des forces. Il y a apparence qu'ils étaient bien faibles et bien poltrons ; car ils burent ce qui aurait suffi pour encourager dix hommes à jeun.

Àonze heures et demie, ils se levèrent, et se mirent en marche vers le sycomore ; mais, à mesure qu'ils en approchaient, ils tremblaient tous deux d'une telle force, qu'ils furent obligés de s'asseoir sur le chemin, à quelque pas du champ du sabbat.

— Eh ! que diable ! dit le paysan, je crois que vous tremblez. — Pas tout-à-fait, répondit le sorcier. J'ai bien un peu d'agitation, parce qu'il y a longtemps que je n'ai vu celui que nous venons voir. Mais ce qui me trouble davantage, c'est que vous me sem-

blez à demi-mort de peur. Avec moi, cependant, vous ne devez rien craindre…

— Oh ! je… je ne crains rien, reprit le paysan ; et si je tremble, c'est plutôt de froid qu'autrement, quoique nous soyons au mois d'août. Laissez-moi encore quelques minutes pour me réconforter ; et puis, faites-moi voir tranquillement votre ami… Mais, ne serait-il pas possible qu'il se montrât à une certaine distance ?…

En ce moment, l'horloge de la paroisse sonna minuit. Le paysan eut le hoquet de frayeur ; et le sorcier eut à peine la force de se rappeler l'oraison qu'on doit dire pour obliger le diable à paraître.

Enfin, après s'être battu les flancs pendant quelques minutes, il se remit un peu, traça autour de lui un cercle magique, fit dans l'air une foule de signes et de figures, avec un bâton de sureau qu'il tenait à la main, et prononça assez bravement les invocations.

Lorsqu'il eut fini sa prière, il appela le diable à grands cris. La nuit n'était point obscure : aussitôt que le sorcier eut crié un instant, les deux champions virent les branches du sycomore s'agiter ; ils entendirent quelques murmures sourds et effrayans ; le diable tomba au pied de l'arbre, sans qu'on sût d'où il venait…

Il était petit, bossu, monté sur des pattes de coq-d'inde ; il avait le corps noir et presque rond, une petite tête rouge, et deux grandes ailes qui ressemblaient à des ailes de chauve-souris.

Le sorcier tomba à la renverse, en apercevant si près de lui celui qu'il avait appelé ; mais en tombant, il osa bien dire encore à

son voisin : — Faites comme moi ; n'ayez pas peur, car le diable vous emportera…

Le paysan, quoique bien pris de vin, ne put contenir plus longtemps ses terreurs ; il prit ses jambes à son cou, et se sauva au village, en courant de toutes ses forces. Le sorcier ne put se décider à rester seul en face du diable ; aussitôt qu'il entendit la fuite de son compagnon, il se leva et se mit à fuir comme lui, en lui criant de s'arrêter.

Le paysan, qui perdait la tête, ne songea plus au sorcier ; il s'imagina qu'il avait tous les diables à ses trousses ; et à mesure que son compère lui criait de l'attendre, il s'efforçait de courir plus fort… Enfin il aperçut une porte entr'ouverte, il se jeta dans cet asile, et y tomba évanoui.

Le sorcier, qui avait cessé de voir et d'entendre son curieux compagnon, presqu'en même temps qu'il avait commencé de le suivre, se persuada que le diable l'avait pris, et se jeta également, en faisant des signes de croix, dans une maison du village, dont la porte mal fermée s'ouvrit sans peine, lorsqu'il la poussa.

Quand le paysan eut repris connaissance, il se trouva dans un lieu obscur, puant, et qu'il ne put définir. Il entendait de tous côtés des gémissemens sourds, de grandes mâchoires ou plutôt des meules, qui semblaient broyer quelque chose. On marchait de temps en temps autour de lui : il étendit les mains et sentit une tête monstrueuse, chargée de deux oreilles énormes et de cornes recourbées. Il poussa un cri : le monstre se retira. Mais peu après, il sentit une figure velue qui le flairait : une barbe épaisse, humide, et qui lui parut chaude comme un brasier, se promenait sur son visage. Il leva encore une fois la main, et trouva deux

longues cornes effilées… Il fit le signe de la croix : la bête ne se retira point… Dès-lors, il se persuada qu'il était en enfer, et il se mit à pleurer amèrement, quoiqu'on ne lui fît aucun mal.

De son côté, le sorcier qui s'était caché dans un gîte voisin, demeura deux heures étendu sur la terre, sans connaissance et presque sans vie. Mais, vers les trois heures du matin, il se réveilla, à un certain bruit qui se faisait à peu de distance. Une porte s'ouvrit ; et à la lueur de l'aurore, qui jetait déjà quelque clarté par une fenêtre, il crut apercevoir deux grands diables noirs qui portaient des cornes, et qui venaient le mettre à la torture.

L'un de ces diables demandait à l'autre ce qu'il fallait en faire ? — Coupe-le en deux, répondit celui-ci ; allume les fourneaux, et mets-le au feu. Après cela, nous le battrons un bon quart-d'heure, — Hélas ! mon dieu, s'écria alors de toutes ses forces le pauvre sorcier, je suis donc en enfer !…

Àce cri, les deux diables épouvantés détalèrent… Le voisinage arriva ; le jour qui commençait de poindre éclaira toutes ces aventures effroyables…

Le sorcier s'était blotti dans la boutique d'un maréchal-ferrant, qui avait quelques fers à forger. Les deux diables étaient le maître de la forge et son garçon…

Le paysan était entré dans une étable ; il avait pris les bœufs et les boucs pour des habitans du sombre royaume… Ils apprirent, en outre, que le diable qui les avaient tant effrayés au pied du sycomore était un dindon…, qui avait l'habitude de passer la nuit sur cet arbre, et qui s'était éveillé aux cris du sorcier invoquant le diable !…

Voilà le dénouement ordinaire de ces histoires épouvantables, qu'on redoute si fort dans les campagnes.

La Mandragore

ANECDOTE.

Il y a des fourbes qui abusent de la crédulité des bonnes gens et se mettent en grand crédit, par des tours de souplesse qui ont en apparence quelque chose de surnaturel.

Un voyageur instruit, passant par Lille en Flandre, fut invité par un de ses amis à l'accompagner chez une vieille femme qui passait pour une grande devineresse, et dont il découvrit la fourberie. Cette vieille, conduisit les deux amis dans un petit cabinet obscur, éclairé seulement d'une lampe, à la lueur de laquelle on voyait, sur une table couverte d'une nappe, une espèce de petite statue ou mandragore, assise sur un trépied, ayant la main gauche étendue, et tenant de cette main un cordon de soie très-délié, au bout duquel pendait une petite mouche de fer bien poli. On avait placé au-dessous un verre de cristal, en sorte que la mouche se trouvât suspendue au milieu de ce verre.

Le mystère de la vieille consistait à commander à la mandragore de frapper la mouche contre le verre, pour rendre témoignage de ce qu'on voulait savoir.

Ainsi elle disait, en s'adressant à la statue : « Je t'ordonne, mandragore, au nom de celui à qui tu dois obéir, que, si monsieur doit être heureux dans le voyage qu'il va faire, tu fasses frapper trois fois la mouche contre le verre. » La mouche frappait

aussitôt les trois coups demandés, quoique la vieille ne touchât aucunement ni au verre, ni au cordon de soie, ni à la mouche, ni à la statue : ce qui surprenait extrêmement les spectateurs. Et afin de mieux duper les gens par la diversité de ses oracles, la vieille faisait de nouvelles questions à la mandragore, et lui défendait de frapper, si telle ou telle chose devait ou ne devait pas arriver : alors la mouche restait immobile.

Voici en quoi consistait tout l'artifice de la vieille : la mouche de fer qui était suspendue dans le verre, étant fort légère et bien aimantée, quand la vieille voulait qu'elle frappât contre le verre, elle mettait à un de ses doigts une bague, dans laquelle était enchâssé un assez gros morceau d'excellent aimant. On sait que la pierre d'aimant a la vertu d'attirer le fer : l'anneau de la vieille mettait en mouvement la mouche aimantée, et la faisait frapper autant de fois qu'on voulait contre le verre. Lorsqu'elle désirait que la mouche ne frappât point, elle ôtait la bague de son doigt sans qu'on s'en aperçût.

Ceux qui étaient d'intelligence avec elle, et qui lui attiraient des pratiques, avaient soin de s'informer adroitement des affaires de ceux qu'ils lui amenaient ; et c'est ainsi que tant de personnes furent si aisément trompées.

La Tête de Saint-Jean

ANECDOTE.

Le trait qu'on va lire prouve, comme le précédent, que les devins et les prétendus opérateurs de prodiges ne doivent qu'à

l'adresse et à la supercherie l'étonnement qu'ils font naître chez les gens crédules.

Un devin s'était rendu fameux dans le 17. siècle, par la manière dont il rendait ses oracles. On entrait dans une chambre éclairée par quelques flambeaux ; et l'on voyait sur une table, qui se trouvait au milieu de cette chambre, une tête de Saint Jean-Baptiste dans un plat.

Le devin affectait de faire quelques cérémonies magiques, pour en imposer à ceux qui venaient le consulter sur leurs affaires et sur leur avenir. Il conjurait ensuite cette tête de Saint Jean de répondre sur ce que l'on voulait savoir ; et la tête répondait d'une voix intelligible, et quelquefois avec une certaine exactitude…

Or, voici la clé de ce mystère : la table, qui se trouvait au milieu de la chambre, était soutenue de cinq colonnes, une à chaque coin et une dans le milieu. Celle du milieu était un gros tuyau de carton peint en bois. La tête de Saint Jean était aussi de gros carton peint au naturel. De plus, elle était creuse, avait la bouche ouverte et répondait, par un trou pratiqué dans le plat et dans la table, à la cavité du tuyau de carton.

Dans la chambre qui se trouvait au-dessous du cabinet où tout cet attirail était dressé, il y avait un porte-voix qui passait à travers le plancher, et qui aboutissait au cou de la tête de Saint Jean ; de manière qu'une personne placée dans la chambre d'en bas, en parlant par l'organe de ce porte-voix, se faisait entendre distinctement dans le cabinet par la bouche de cette tête.

Le prétendu devin proposait les questions qu'on venait lui faire d'une voix assez haute pour être entendu d'en bas ; et la per-

sonne qui devait faire la réponse par le porte-voix, était instruite à peu près de ce qu'elle devait dire.

Histoire d'Alexandre l'imposteur

Alexandre naquit en Paphlagonie, de parens pauvres. Sa taille était belle ; il avait l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, peu de barbe au menton, et quelques faux cheveux mêlés si adroitement avec les siens, qu'il était difficile de s'apercevoir qu'il fût chauve ; il avait le ton extrêmement doux et affable.

L'indigence et la dépravation de ses mœurs l'engagèrent, dès sa plus tendre jeunesse, à s'attacher à un charlatan qui contrefaisait le magicien, et débitait plusieurs secrets pour se faire aimer ou haïr, découvrir des trésors, se procurer des successions, perdre ses ennemis, et mille autres choses semblables.

Cet homme ayant reconnu au jeune Alexandre un esprit vif et adroit, une grande mémoire et beaucoup de hardiesse, prit plaisir à l'instruire des ruses de son métier, et le disciple profita docilement des leçons du maître.

Lorsqu'Alexandre eut passé sa première jeunesse, et que la mort lui eut enlevé son maître, la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. Il se lia donc avec un chroniqueur Byzantin nommé Coconas, homme aussi méchant qu'audacieux ; ils parcoururent ensemble divers pays, cherchant par-tout à faire des dupes.

Ils rencontrèrent dans leurs courses une vieille femme, fort riche, qui se croyait encore belle et cherchait à plaire. Les deux

aventuriers la séduisirent, par leurs complimens et par les prétendus secrets qu'ils lui donnaient pour conserver sa beauté. Elle était de Pella, capitale de la Macédoine ; et voulant retourner dans sa patrie, elle emmena les deux compagnons, qui vécurent à ses dépens, depuis la Bithynie jusqu'en Macédoine.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce pays, ils remarquèrent qu'on y élevait de grands serpens, tellement privés, qu'ils tétaient les femmes et jouaient avec les enfans, sans leur faire de mal. Ils en achetèrent un des plus grands et des plus beaux, pour les seconder dans les scènes qu'ils se proposaient de jouer.

Ils conçurent alors un projet des plus hardis et dressèrent un oracle dont le succès passa leurs espérances. Mais ils furent quelque temps à délibérer sur le lieu où ils commenceraient la pièce. Coconas choisissait Calcédoine, ville de la Paphlagonie, à cause du concours des diverses nations qui l'environnaient. Alexandre préféra son pays, qui était une petite ville de la même province, parce que les esprits y étaient plus grossiers et plus superstitieux.

Cet avis ayant prévalu, les deux fourbes cachèrent des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon qu'on démolissait ; et ils écrivirent dessus, qu'Esculape viendrait bientôt avec son père établir sa demeure dans la ville dont nous venons de parler.

Ces lames ayant été trouvées, la nouvelle s'en répandit aussitôt dans différentes provinces, et particulièrement dans le lieu désigné, dont les habitans se hâtèrent de décerner un temple à ces dieux, et ils commencèrent à en creuser les fondemens.

Cependant Coconas répandait des oracles à Calcédoine ; mais bientôt il mourut de la morsure d'une vipère. Alexandre se hâta

de le remplacer et de continuer les prophéties. Il se montra avec une longue chevelure bien peignée, une robe de pourpre rayée de blanc, et tout le vêtement des anciens prophètes. Il tenait dans sa main une faulx comme on en donne une à Persée, dont il prétendait descendre du côté de sa mère ; il publiait un oracle qui le disait fils de Podalire ; et il débitait en même temps un autre oracle de la Sibylle qui portait : que sur les bords du Pont-Euxin il viendrait un libérateur d'Ausonie ; toutes ces prédictions étaient adroitement entremêlées de termes embrouillés et mystiques.

Alexandre, se croyant suffisamment annoncé par ces prophéties, parut enfin dans le lieu de sa naissance, où il ne tarda pas à être accueilli et révéré comme un dieu. Quelquefois il feignait d'être saisi d'une fureur divine ; et par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchait, il écumait extraordinairement ; ce que les sots attribuaient à la force du dieu qui le possédait.

Il avait préparé depuis long-temps une tête de dragon dont la face offrait les traits d'un homme ; elle était faite en linge, et la bouche s'ouvrait et se fermait par le moyen d'un crin de cheval. Il avait dessein de s'en servir, avec le serpent apprivoisé qu'il avait acheté en Macédoine, et qu'il tenait toujours soigneusement enfermé.

Lorsqu'Alexandre crut qu'il était temps de commencer cette comédie, il se transporta, de nuit, à l'endroit où l'on creusait les fondemens du temple ; et y ayant trouvé une fontaine, il y cacha un œuf d'oie, dans lequel il avait renfermé un petit serpent qui ne faisait que de naître. Le lendemain de grand matin, Alexandre se rendit sur la place publique, les cheveux épars, l'air agité, tenant en main sa faulx, et couvert seulement d'une écharpe dorée ; il

monta sur un autel élevé et s'écria, que ce lieu était heureux d'être honoré de la présence d'un dieu !

Àces mots, le peuple qui était accouru pour l'entendre commença à faire des vœux et des prières, tandis que l'imposteur prononçait des termes barbares en langue juive ou phénicienne, ce qui servait à redoubler l'étonnement général. Il courut ensuite vers le lieu où il avait caché son œuf d'oie, et entrant dans l'eau, il commença à chanter les louanges d'Apollon et d'Esculape, et à inviter ce dernier à descendre et à se montrer aux mortels. Puis enfonçant une coupe dans la fontaine, il en retira l'œuf mystérieux ; et le prenant dans sa main, il s'écria qu'il tenait Esculape…

Toute la ville, attentive à ce spectacle, poussa des cris de joie en voyant Alexandre casser l'œuf et en retirer un petit serpent, qui s'entortilla autour de ses doigts. Chacun se répandit en bénédictions. L'un demanda aux dieux la santé, l'autre des honneurs ou des richesses.

Cependant l'imposteur retourne dans sa maison, et s'y tient renfermé jusqu'à ce que le dieu soit devenu grand. Un jour enfin que la ville était remplie d'étrangers, accourus pour être témoins de tous ces miracles, et que sa maison était assiégée par une foule immense, il se plaça sur un lit, après s'être revêtu de ses habits prophétiques ; et tenant dans son sein le serpent qu'il avait apporté de la Macédoine, il le laissa voir entortillé autour de son cou et traînant une longue queue ; mais il en cachait la tête sous son aisselle, et faisait paraître à la place la tête postiche qu'il avait préparée.

Le lieu de la scène était faiblement éclairé ; on entrait par une porte et l'on sortait par une autre, sans qu'il fût possible de s'ar-

rêter long-temps.

Ce spectacle dura quelques jours ; et il se renouvelait toutes les fois qu'il arrivait quelques personnes de distinction, On accourait en foule des provinces voisines. On tira des portraits du dieu, et on en fit des statues en cuivre et en argent.

Le prophète, voyant tous les esprits préparés, annonça que le dieu rendrait des oracles dans un certain temps, et qu'on eût à lui écrire ce qu'on voudrait lui demander, dans des billets cachetés ; alors s'enfermant dans le sanctuaire du temple qu'on venait de bâtir, il faisait appeler tous ceux qui avaient donné leurs billets, et les leur rendait sans qu'ils parussent avoir été décachetés, avec la réponse du dieu.

Ces billets avaient été ouverts avec tant d'adresse, qu'il était impossible de s'apercevoir qu'on eût rompu le cachet. Des espions et des émissaires, répandus dans les provinces les plus éloignées, informaient le prophète de tout ce qu'ils pouvaient apprendre, et l'aidaient par ce moyen à rendre ses réponses qui, d'ailleurs, étaient toujours obscures ou ambiguës, suivant la prudente coutume des oracles.

On apportait avec empressement des victimes pour le dieu et des présens pour le prophète ; car le dieu avait ordonné, par un oracle, de faire du bien à son ministre, parce qu'il n'en avait pas besoin pour lui. Enfin, l'imposteur voulant nourrir l'admiration par une nouvelle supercherie, annonça un jour qu'Esculape répondrait en personne aux questions qu'on lui ferait ; cela s'appelait des réponses de la propre bouche du dieu.

On opérait cette fraude par le moyen de quelques artères de grues, qui aboutissaient d'un côté à la tête du dragon postiche ; et

de l'autre, à la bouche d'un homme caché dans une chambre voisine.

Mais le dieu ne daignait pas répondre lui-même tous les jours ; il n'accordait cette faveur que rarement, et aux personnes riches et distinguées. Tous les oracles se payaient environ dix sous de notre monnaie, ce qui montait à une somme considérable ; car le prophète en débitait bien soixante ou quatre-vingts mille par an ; et il n'était pas permis de faire deux demandes dans le même billet.

Les réponses se rendaient en prose ou en vers, mais toujours d'une manière si obscure, que le prophète trouvait le moyen de prédire également le revers ou le succès d'une affaire. En voici un exemple :

Alexandre envoya un oracle à l'empereur Marc-Aurèle, qui faisait alors la guerre à des nations voisines ; cet oracle portait qu'il fallait jeter deux lions vivans dans le Danube, après plusieurs cérémonies extraordinaires, et qu'ainsi on aurait l'assurance d'une paix prochaine, précédée d'une victoire éclatante.

Ces ordres furent exécutés de point en point ; mais les deux lions traversèrent le fleuve à la nage, et les ennemis les tuèrent ; l'empereur livra le combat, le perdit ; son armée fut mise en déroute, et il laissa plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille.

Le prophète prouva la vérité de sa prédiction, en disant qu'il avait annoncé la victoire, mais qu'il n'avait pas nommé le vainqueur.

Une autre fois, un seigneur demanda au dieu quel précepteur il devait donner à son fils ; on lui répondit : Pythagore et Homère. L'enfant mourut quelque temps après ; et le seigneur tira lui-même Alexandre d'embarras, en disant que l'oracle avait annoncé la mort de son fils en lui nommant deux précepteurs qui étaient morts depuis long-temps. Sans doute si l'enfant eût vécu, on l'aurait instruit d'après leurs ouvrages et leurs préceptes, et l'oracle aurait encore eu raison.

Quelquefois aussi le prophète négligeait d'ouvrir les billets, lorsqu'il croyait avoir appris la demande par les messagers ; c'est ainsi qu'il donna une fois un remède pour le mal au côté, lorsqu'on lui demandait qu'elle était la patrie d'Homère…

Plusieurs philosophes voulurent démasquer cet imposteur ; mais ses sectateurs, qui ne raisonnaient point, faisaient taire par leurs clameurs ceux qui entreprenaient de désabuser le peuple. Enfin, après avoir prédit qu'il mourrait d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il périt misérablement d'un ulcère, dans sa soixante-dixième année.

L'Amour et la Peur

OU

BIEN DES PEINES POUR RIEN.

NOUVELLE.

Il y avait à Pistoie, dans la Toscane, une jeune veuve extrêmement belle et renommée par sa sagesse. Deux Florentins, bannis

de leur patrie et retirés dans cette ville, devinrent en même temps amoureux de la belle veuve, et cherchèrent, chacun de son côté, à s'en faire aimer. L'un se nommait Rinucio ; l'autre, Alexandre ; la dame s'appelait Francesca.

Ces deux amans employèrent en secret, et à l'insu l'un de l'autre, tous les moyens imaginables pour toucher le cœur de leur commune maîtresse. Mais Francesca, qui voulait conserver sa réputation, et qui ne répondait pas à l'amour de ces deux cavaliers, ne cherchait qu'un prétexte pour les éconduire.

Leurs messages continuels, leurs importunités, leurs prières, les promesses qu'ils lui faisaient tous les jours d'un dévouement sans bornes, la décidèrent à employer un stratagème, peut-être un peu violent, pour s'en débarrasser.

Elle feignit d'écouter les tendresses de l'un et de l'autre. Elle promit à Rinucio de l'aimer, si ses vœux étaient respectables. Elle fit entendre à Alexandre qu'il pouvait espérer d'elle quelque retour, si sa flamme était honnête ; et les deux Florentins qui, quoiqu'amis, ne se confiaient ni leur amour, ni leurs espérances, se flattèrent également l'un et l'autre d'un heureux succès auprès de la belle veuve. Mais Francesca était exigeante ; elle voulait qu'on lui prouvât, par des actions, combien on l'aimait ; et elle avait prévenu séparément les deux cavaliers, qu'elle exigeait d'eux un grand service.

Le jour qu'elle leur fit cette proposition, il était mort à Pistoie un homme, qui, bien que d'une noble origine, avait la réputation d'être le plus méchant, non-seulement de la ville, mais du monde entier. Ajoutez à cela, qu'il était d'une laideur et d'une difformité si monstrueuse, que quiconque ne l'eût pas connu, en eût été

épouvanté. On l'avait enterré dans l'église des Cordeliers de Pistoie.

« Ma chère, dit Francesca à une de ses femmes, tu sais combien les empressemens de Rinucio et d'Alexandre me déplaisent et me sont à charge. Je ne pourrai jamais me déterminer à choisir l'un d'eux pour époux ; et je n'accorderai jamais rien à leurs désirs. Ils s'épuisent en offres et en protestations : je les ai pris au mot ; mais ils ne savent pas que le service que j'exige est une entreprise, sans doute, au-dessus de leurs forces.

» Tu sais que, ce matin, Étrangle-Dieu (c'est ainsi que se nommait le méchant homme dont on a parlé) ; tu sais qu'Étrangle-Dieu vient d'être enterré aux Cordeliers ; tu te rappelles aussi que, lorsqu'il était vivant, il était l'effroi des plus intrépides, et que son abord glaçait d'épouvante tous ceux qui le rencontraient. Il doit être, par conséquent, un monstre affreux depuis qu'il est mort. Va donc chez Alexandre, et dis-lui :

« Ma maîtresse m'envoie vous annoncer que le moment est venu où vous pouvez mériter tout son amour ; et que si son cœur est toujours l'objet de vos plus chers désirs, il est à vous, aussitôt que vous lui aurez rendu le service dont elle vous a parlé.

» Pour quelques raisons, dont on vous instruira à loisir, un de ses parens doit faire apporter chez elle le corps d'Étrangle-Dieu que l'on a enterré ce matin. Elle le craint, tout mort qu'il est, et voudrait bien pouvoir se dispenser de recevoir un tel hôte.

» Vous lui feriez le plus grand plaisir ; vous lui rendriez le service le plus signalé, si vous vouliez aller ce soir, à l'heure du premier somme, au tombeau d'Étrangle-Dieu, vous vêtir de ses ha-

bits, vous mettre à sa place, et y demeurer de manière qu'on pût s'y méprendre.

» Lorsqu'on viendrait vous chercher, il ne faudrait pas laisser échapper un seul mouvement qui vous trahit. Vous vous laisseriez tirer du tombeau et apporter à sa maison comme si vous n'étiez plus effectivement qu'un cadavre. Alors elle vous témoignera toute sa reconnaissance. »

« Si Alexandre accepte cette offre, viens de suite m'en prévenir. S'il la refuse, dis-lui de ma part qu'il ne se montre jamais dans les lieux où je serai, et qu'il se garde de m'importuner, à l'avenir, de ses messages amoureux. »

La femme-de-chambre sortit aussitôt, et se rendit au logis d'Alexandre pour remplir sa commission. Mais en même temps Francesca appela sa nourrice ; et sans lui avoir rien communiqué de l'ambassade qu'elle venait d'envoyer au premier amoureux, elle lui dit qu'elle voulait se délivrer des assiduités de Rinucio, et qu'elle en avait trouvé le secret infaillible. « Va trouver ce jeune homme, ajouta-t-elle, et dis-lui de ma part :

« Francesca est disposée à couronner enfin votre amour. Mais elle exige auparavant que vous lui rendiez le service dont elle vous a dit quelques mots. Il s'agit d'aller, vers l'heure de minuit, au tombeau où Étrangle-Dieu a été enfermé ce matin ; et sans dire mot, quelque chose que vous entendiez ou que vous sentiez, d'en retirer doucement le cadavre, et de l'apporter à la maison.

» Là, vous saurez pourquoi elle exige ce service ; et ses bonnes grâces seront votre récompense. Si cette entreprise vous déplaît, elle vous ordonne de cesser pour jamais toutes vos galanteries à son égard. »

La femme-de-chambre et la nourrice s'acquittèrent fidèlement de leurs messages, et rendirent aux deux amans tout ce que leur maîtresse les envoyait dire de sa part. Les deux Florentins, également épris, répondirent que, pour plaire à la belle veuve, ils étaient prêts à s'enfoncer, non-seulement dans un tombeau, mais jusqu'aux enfers. — Francesca apprit avec quelque étonnement leur résolution, et attendit tranquillement qu'ils l'eussent exécutée.

Dès que la nuit fut venue, Alexandre se dépouilla de ses habits et sortit de sa demeure, à l'heure indiquée pour aller prendre, dans le tombeau, la place d'Étrangle-Dieu. Mais en chemin faisant, son premier courage commença à l'abandonner. Mille idées noires effrayaient son esprit.

« Où me conduit un amour si mal partagé, dit-il en lui-même ? quelle sottise est la mienne ? que sais-je si les parens de cette femme, avertis par hasard de mon amour, et me supposant plus heureux et plus avancé que je ne suis, ne font pas faire tout ceci pour m'assassiner dans l'obscurité de ce tombeau ? Qui pourra me secourir ? Je n'ai pas même l'espoir d'être vengé : la solitude du lieu garantira l'impunité du crime… Que sais-je si quelque rival préféré ne lui a pas proposé ce stratagème pour se défaire de moi ?…

» Mais, en supposant que mes conjectures soient fausses, et qu'en effet ses parens me portent en sa maison, du moins, dois-je croire qu'ils ne désirent pas le corps d'Étrangle-Dieu pour le tenir entre leurs bras, ou pour le mettre entre les siens. Ce que je puis imaginer de plus raisonnable, c'est qu'ils veulent venger, sur le cadavre d'Étrangle-Dieu, quelques déplaisirs qu'il leur aura faits durant sa vie.

» On m'a recommandé de ne dire mot, quelque chose que je sente ; et si l'on m'assassine, pourrai-je me taire ?… Mais, quand même les parens de Francesca ne me feraient aucun mal, que me reviendra-t-il de mon entreprise ? Sans doute ils ne me laisseront pas avec ma belle veuve… »

Ces réflexions l'ébranlaient et l'auraient fait retourner chez lui, si l'amour, plus persuasif que la raison, ne lui en eût présenté de toutes contraires à celles-là, et d'une manière si pressante, qu'il fut contraint d'y céder.

Il arrive au tombeau ; il l'ouvre ; il y entre ; il dépouille Étrangle-Dieu, revêt ses habits, referme le tombeau sur lui, et se met à la place du mort.

Il n'y fut pas plutôt, que les plus effrayantes pensées se présentèrent en foule à son imagination alarmée. Il se représente ce qu'avait été cet Étrangle-Dieu, dont il occupe la place ; il se rappelle les sinistres histoires qu'il avait autrefois entendu raconter sur ce qui se passe pendant la nuit, non-seulement parmi les tombeaux, mais par-tout ailleurs, quand les morts s'avisent de revenir…

Ces souvenirs hérissent ses cheveux. Il croit, à tout instant, qu'Étrangle-Dieu, dont il a jeté le corps dans un coin, va se ranimer et venir lui tordre le cou… En un mot, s'il n'avait pas été soutenu par son amour, le pauvre Alexandre n'aurait pas eu le courage d'attendre ce que le sort voulait ordonner de lui.

D'un autre côté, aussitôt que minuit sonna, Rinucio sortit de sa maison pour obéir aux ordres de Francesca. Pendant la route, il s'occupait tristement de ce qui pouvait lui arriver.

« Si l'on me surprend, disait-il en lui-même, avec le corps d'Étrangle-Dieu sur mes épaules, je serai mis entre les mains de la justice. On me regardera peut-être comme un magicien qui va chercher les morts dans les tombeaux, et alors je suis bien sûr que je serai brûlé…

» Si les parens du mort viennent à savoir que j'ai enlevé le défunt, me voilà exposé à tout leur ressentiment ; et qui sait où s'arrêtera leur vengeance ?… »

Mille pensées, aussi affligeantes que celle-ci tourmentaient à la fois Rinucio ; son amour fut aussi plus fort que toutes les raisons de son esprit. Il entra dans le tombeau, s'en approcha à tâtons, et s'efforça de faire le moins de bruit qu'il lui fut possible. Il ouvrit la tombe en tremblant, et toucha légèrement le corps d'Alexandre, qu'il prenait pour le cadavre d'Étrangle-Dieu.

Alexandre, qui pensait alors aux méchancetés du défunt, et qui n'avait pas entendu marcher, eut un frémissement inexprimable, en sentant une main se promener sur son visage. Il s'imagina qu'Étrangle-Dieu venait reprendre sa place et étouffer celui qui l'en avait ôté… La frayeur lui ôta le souvenir de ce que lui avait dit la messagère de Francesca, qu'on viendrait le prendre dans ce tombeau pour l'emporter au logis de sa maîtresse. Il ne se ressouvint que d'une chose, c'est qu'il ne devait point parler ; aussi il ne sonna mot.

Rinucio le prit en ce moment par les pieds, le tira dehors, et le confirma dans ses terreurs. Il garda cependant le silence, et eut le courage de ne pas même faire le moindre mouvement.

Cependant Rinucio chargea Alexandre sur ses épaules et reprit le chemin de la maison de Francesca. Comme il ne donnait pas

beaucoup d'attention à son fardeau, et que la nuit était fort obscure, le prétendu mort recevait de temps en temps des contusions qui l'accommodaient fort mal. Tantôt sa tête frappait contre l'angle d'une rue, tantôt contre une porte, tantôt contre autre chose. Alexandre souffrit d'abord très-patiemment ces petites tribulations.

Mais enfin, s'étant heurté contre une borne, et se sentant fort mal à son aise, le corps tout plié et la tête en bas, il poussa un gros soupir, et fit un mouvement…

Rinucio, qui, en songeant au corps qu'il portait, faisait d'assez tristes réflexions, se retourna en entendant le soupir, et sentit une sueur froide en s'apercevant du mouvement que venait de faire le mort prétendu. Il crut même qu'Étrangle-Dieu lui avait donné un coup de pied ; et un second soupir, accompagné d'un second mouvement d'Alexandre, qui était près de s'évanouir, allaient le décider à déposer son fardeau, quand les gens du guet, postés à quelques pas pour arrêter un malfaiteur, entendirent Rinucio, et tirèrent leurs lanternes de dessous leurs manteaux pour voir ce que c'était.

Ils n'eurent pas plutôt aperçu un homme qui en emportait un autre, qu'ils agitèrent leurs rondaches, et s'avancèrent rapidement sur les deux Florentins, en criant à Rinucio de s'arrêter.

Celui-ci, qui était alors en proie aux frayeurs, ébloui par la lueur subite des lanternes du guet, ne vit dans les archers et leurs hallebardes que des démons armés de fourches, qui venaient sans doute lui arracher le corps d'Étrangle-Dieu. Il laissa tomber son fardeau et s'enfuit à toutes jambes, en faisant de grands signes de croix.

Alexandre, à demi assommé, ne sut ni où il était, ni ce qu'il voyait. Les archers, qui s'approchaient avec leurs lanternes, lui parurent des diables aussi bien qu'à Rinucio ; il se mit à fuir aussi sans savoir où il allait.

Les soldats, voyant un homme qu'ils avaient cru mort, vêtu des habits d'Étrangle-Dieu, se persuadent bien vite que ce méchant homme revient tourmenter les vivans ; ils se dispersent en poussant des cris, et laissent aux malheureux amans les moyens de s'échapper…

Le lendemain, Alexandre, Rinucio, les soldats du guet, les voisins du lieu où cette scène s'était passée, tout le monde fit des contes effrayans sur cette nuit malencontreuse. Ce qu'il y eut de pis, c'est que Francesca ferma sa porte à ses deux amans, sous prétexte qu'ils n'avaient pas bien exécuté ses ordres.

Quand toutes ces choses se furent éclaircies par les aveux que se firent les deux amans, ils cherchèrent à se consoler des dédains de leur commune maîtresse ; ils s'amusèrent de leurs frayeurs passées ; et ils convinrent que, puisque des aventures aussi bizarres que les leurs étaient naturelles, on ne devait pas accorder grande foi aux histoires de revenans.

Les Marionnettes

OU

BRIOCHÉ EN SUISSE.

ANECDOTE.

Le fameux Brioché, si connu pour son talent à faire jouer les marionnettes, quitta Paris vers la fin du 17. siècle, et résolut de parcourir les provinces et les pays voisins, dans l'espoir d'augmenter sa petite fortune en montrant son petit spectacle.

Après avoir fait, dans diverses parties de la France, d'assez bonnes recettes, il prit le chemin de la Suisse, et s'arrêta dans le premier bourg qui se présenta sur la frontière de ce pays. Il loua un petit local, monta son théâtre, déballa ses acteurs, et donna enfin une première représentation devant une assemblée assez nombreuse, qui ne se doutait nullement de ce qu'elle allait voir ; car, ces bons suisses n'avaient jamais vu et ne connaissaient aucunement les marionnettes.

Àpeine eurent-ils aperçu Pantalon, le Diable, le Médecin, Polichinelle, et leurs bizarres compagnons, qu'ils ouvrirent les plus grands yeux du monde. De mémoire d'homme on n'avait point entendu parler, dans le pays, d'êtres aussi petits, aussi agiles et aussi babillards que ceux-là. Mais, au bout de quelques instans, la peur remplaça la surprise. Ils s'imaginèrent que ces petits hommes qui parlaient, dansaient, se battaient et se disputaient si bien, ne pouvaient être qu'une troupe de lutins aux ordres du magicien qui leur en faisait payer la vue…

Cette idée se confirmant de plus en plus par les confidences que les spectateurs se faisaient entr'eux, tous se levèrent de leur place, et sortirent de la baraque, en faisant le signe de la croix. Quelques-uns coururent chez le juge du lieu, et lui dénoncèrent le magicien qui venait de leur faire voir tout l'enfer en miniature…

Le juge, épouvanté de ces déclarations, envoya tous ses archers pour arrêter le sorcier, et l'obligea à comparaître devant la

justice, qui se rassembla en toute hâte. On garotta le pauvre Brioché ; on l'amena devant les juges, qui voulurent voir toutes les pièces du procès ; on apporta conséquemment les décorations, le théâtre, et les démons de bois auxquels on ne touchait qu'en frémissant. Les figures rouges et singulières des petits lutins firent frissonner toute l'assemblée ; on n'écouta qu'à peine la défense de leur directeur ; et on ne put comprendre l'explication simple et naturelle qu'il donna, sur les moyens dont il se servait pour les mettre en mouvement. Enfin la sorcellerie fut avérée ; et, dès le lendemain, on prononça la sentence. Brioché fut condamné à être brûlé avec ses petits démons et tout l'attirail qu'il employait pour les faire agir.

Cette sentence allait être mise à exécution, lorsque, par bonheur pour le pauvre Brioché, il arriva dans le même endroit un capitaine des gardes-suisses au service du roi de France. Cet officier, qui se nommait Dumont, ayant entendu parler du magicien français qu'on venait de juger, fut curieux de le voir. Il reconnut, du premier abord, le malheureux Brioché, dont les marionnettes l'avaient tant fait rire à Paris. Son sort le toucha ; car il se trouvait seul et sans moyen d'échapper. Dumont le consola, lui promit de lui faire rendre sa liberté ; et voyant ses efforts inutiles auprès de l'imbécile de juge qui avait porté la sentence, il lui ordonna de suspendre jusqu'au lendemain l'exécution du sorcier qui était, lui dit-il, un personnage important, et dont il répondrait sur sa tête. Il alla ensuite en toute hâte, à la ville voisine, trouver le premier magistrat du canton ; il lui expliqua toute l'affaire, et en obtint aisément l'ordre de remettre en liberté Brioché et ses marionnettes.

Ce pauvre homme fit tout ce qu'il put pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur ; et il reprit le chemin de la France, en se promettant bien de ne plus songer à faire rire les Suisses dans leur pays…

S'il paraît surprenant que, dans le 17. siècle, les Suisses aient pris de petits automates pour des démons, et un joueur de marionnettes pour un sorcier, on doit s'étonner plus encore que, dans le siècle où nous vivons, dans le 19. siècle, ces mêmes Suisses ne soient pas plus éclairés qu'ils ne l'étaient il y a deux cents ans. Dans le voyage que le célèbre physicien, M. Comte, a fait ces dernières années en Suisse, on a pris sa voix de ventriloque pour la voix d'un démon invisible, ses tours de physique pour des tours de magie, et ses escamotages pour des miracles du diable. Le zèle de ces bonnes gens alla si loin, qu'ils voulurent même jeter M. Comte dans un four ardent… et bien lui prit de détaler au plus vite…

Les deux Spectres au galetas

ANECDOTE RÉCENTE.

« La fille de basse-cour avait brûlé des coques d'œufs. Les bonnes gens et quelques personnes superstitieuses assurent que ce feu irrite Saint-Laurent, sans qu'on sache pourquoi. Les deux marmitons du château ne s'endormirent, dans leur galetas, qu'en tremblant d'avoir quelque visite de Saint-Laurent, ou quelque apparition aussi effrayante.

» Il arriva, par malheur pour le repos de ces deux petits esprits, qu'ils avaient mal fermé leur porte ce jour-là, ou peut-être se fermait-elle mal habituellement : vers minuit, on entendit des hurlemens et un grand bruit à cette porte, qui s'ouvrit avec assez de fracas. Les deux marmitons se réveillèrent effrayés ; et une sueur froide les inonda par tout le corps, quand ils virent entrer dans leur chambre deux démons affreux, l'un blanc et portant au derrière quelque chose d'enflammé ; l'autre noir, ayant un gril à la queue… — Grand Saint-Laurent, s'écrièrent les deux marmitons, allez tirer les pieds de la fille de basse-cour ; car, pour nous, nous n'avons pas jeté les coques d'œufs au feu…

» Mais, malgré cette supplique, les deux fantômes ne s'en avançaient pas moins en grommelant vers le lit. Si bien que, mourant d'effroi, les deux champions détalèrent du taudis, en faisant de grands signes de croix… Les deux diables vagabonds se voyant maîtres du poste, se mirent à y faire le sabbat. Après avoir bien sauté, le feu s'éteignit au derrière du démon blanc ; et tous les deux montèrent sur le lit et s'y endormirent.

» J'étais blotti dans un coin, d'où je voyais tout ce qui se passait. Je n'étais pas non plus sans frayeur. Ce n'est pas que je crusse aux diables ; mais je ne savais ce que pouvaient être les deux nouveaux venus. Le jour dissipa mes inquiétudes. Je reconnus, sur le grabat des marmitons, deux gros chiens du village, l'un blanc, l'autre noir. Un petit polisson avait attaché une lanterne à la queue du premier, un gril à la queue du second ; et, à la faveur de la nuit, ils augmentaient la masse énorme des histoires de revenans. »

La Belle Catherine

OU

L'AMOUR ET LE DIABLE.

NOUVELLE.

Il y avait, dans un coin du Poitou, un fermier nommé Hervias, qui avait une fille extrêmement belle. Le valet du fermier devint amoureux de cette fille. Mais comme il n'avait absolument rien reçu de la fortune, et que celle qu'il aimait était fille unique d'un père assez riche, il comprit bientôt que son amour s'évanouirait en fumée, s'il ne trouvait quelque stratagème dont il put employer heureusement le secours.

Catherine (c'était le nom de la fille du fermier), avait plusieurs adorateurs. Mais celui qu'elle préférait, était un jeune cousin, élevé à la ville, et dont les manières étaient plus séduisantes que celles des fermiers voisins. Il avait aussi plus de fortune ; son cœur était bon, et son esprit cultivé. Il entrait dans sa vingt-sixième année, Catherine était dans sa vingtième. Ils s'aimaient déjà depuis long-temps ; et comme les parens approuvaient leur amour, on parlait de les marier dans un mois.

Mais une nuit que le fermier Hervias était plongé dans un profond sommeil, il en fut tiré en sursaut, par un grand bruit qui se fit dans sa chambre. Une grande main agita les rideaux de son lit, et une grosse voix lui dit de lever les yeux…

Le fermier tourna la tête, et vit, au fond de sa chambre, un fantôme horrible, couvert d'un ample drap noir sur une longue robe blanche… Le fantôme tenait une torche à demi éteinte à la

main droite, une fourche à la gauche… Il traînait des chaînes ; il avait une tête de cheval enflammée, surmontée d'un globe lumineux, et de deux cornes…

Hervias, qui avait l'imagination facile à s'effrayer, poussa un gémissement plaintif et étouffé à la vue du spectre ; ses cheveux se hérissèrent ; son sang se glaça ; et il eut à peine la force de demander, en tremblant : — « Que cherchez-vous, ombre terrible ? »

— « Je suis le démon qui préside aux amours des mortels, répondit le fantôme ; le dispensateur des ordres suprêmes m'envoie à toi pour te dire que tu mourras, le jour du mariage projeté entre ta fille et son jeune cousin. De longs malheurs seront encore la suite de cette union. Tu ne peux vivre, et ta fille ne peut être heureuse, que si tu la maries dans ta maison avec le premier homme que tu verras demain à ton lever…

En achevant ces mots, le fantôme disparut. Hervias demeura long-temps abattu par la peur, et sans oser rouvrir les yeux. Il passa la nuit sans dormir, en proie aux plus cruelles terreurs. Mille spectres, mille fantômes hideux se présentaient continuellement à son imagination bouleversée. Il croyait voir une foule d'ombres errer autour de lui, pour lui répéter l'ordre du démon.

Enfin le point du jour parut. Quelqu'un entra pour lui demander des ordres ; c'était le valet, amoureux de Catherine, Hervias fut consterné, par la pensée qu'il fallait donner sa fille à un pareil rustre, à un homme qu'elle n'aimerait sûrement pas. Mais il ne témoigna rien de sa mauvaise humeur, devant celui qui la causait. Il se leva, alla trouver sa fille, et lui raconta sa vision, avec les suites qu'elle venait déjà d'avoir,

Catherine désolée ne sut que répondre. Si elle refusait de s'immoler à l'ordre du démon, son père mourrait ; si elle épousait le valet qu'elle abhorrait depuis qu'il fallait l'aimer, elle se rendait la plus malheureuse des femmes…

Le jeune cousin vint ce jour-là à la ferme ; on lui apprit l'état des choses ; et il eut le bonheur de voir combien il était aimé. Mais il ne se troubla point : — « Ne tremblez pas d'avance, dit-il à sa jeune amie, nous mettrons le diable à la raison. » En même temps il proposa à son futur beau-père, de passer la nuit dans sa chambre ; et le futur beau-père y consentit de grand cœur.

Le jeune cousin feignit donc de partir le soir pour la ville ; et il rentra une demi-heure après la chute du jour dans la ferme. Il se posta sur une chaise auprès du lit d'Hervias, et tous les deux attendirent patiemment le spectre.

La fenêtre s'ouvrit enfin avec fracas, un peu avant minuit ; on vit paraître le fantôme dans le même accoutrement que la veille. Il répéta ce qu'il avait dit dans les mêmes termes, et il ajouta : — « La mortalité va tomber sur les bestiaux de la ferme, si Hervias permet que l'indigne amant de sa fille y paraisse encore désormais… »

Hervias trembla plus que le premier jour ; mais le jeune cousin, qui ne craignait pas les apparitions, se leva brusquement, et s'écria : — « Voyons qui nous envoie des ordres et des menaces si précises… »

En disant ces mots, il sauta sur le spectre qui voulait fuir, il le saisit, et sentant entre ses bras un corps solide, il reprit : — « Ce spectre n'est pas un esprit, mais une masse bien matérielle. » Il prit alors le fantôme par le milieu du corps, et l'entraînant d'un

effort vigoureux, il le jeta par la fenêtre, qui était élevée de plus de douze pieds…

On entendit un cri plaintif. — « Le revenant n'osera plus revenir, dit le jeune cousin à Hervias ; allons voir s'il se porte bien. » Le fermier ranima son courage autant qu'il put, et se hasarda à descendre avec son gendre futur. On trouva que le prétendu démon était le valet amoureux de Catherine, qui s'était déguisé comme on a vu, et qui avait mis sur sa tête la carcasse d'une tête de cheval et une citrouille vide, avec des bouts de chandelles, qui rendaient, pendant la nuit, une lumière effrayante…

Malgré sa vile conduite, on voulut lui donner des soins. Mais il n'était plus temps ; sa chute l'avait assommé, et il mourut au bout de quelques minutes. On le vit porter en terre sans regret, et on pressa le mariage de la belle Catherine avec son jeune cousin.

Cette union fut aussi heureuse qu'on pouvait le souhaiter, malgré les prédictions du fantôme ; et les habitans de la ferme furent un peu rassurés contre la peur des apparitions.

Le Fantôme de Saint-Cloud

ANECDOTE.

Quelques années après la mort de Madame (Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère de Louis XIV), le bruit se répandit, à St.-Cloud, qu'on voyait revenir l'esprit de feue Madame auprès d'un puits, dans un bosquet où elle avait coutume de se reposer, pour éviter la grande chaleur.

Un soir, le laquais du maréchal de Clérambeau, en allant puiser de l'eau à ce puits, vit quelque chose de blanc, sans figure, qui se leva lorsqu'il s'approchait, et qui grandit tout d'un coup de la moitié. Le laquais effrayé s'enfuit en criant qu'il venait de voir Madame. La peur le fit tomber malade, et il mourut…

Peu de jours après, le capitaine du château de St.-Cloud, persuadé que cet homme avait réellement vu un objet quelconque, s'approcha du puits, et vit le spectre informe. Mais il prit un autre parti que celui de mourir de frayeur. Il annonça au fantôme qu'il lui donnerait tout-à-l'heure cent coups de bâton, s'il ne répondait pas à ses questions.

« Ah ! monsieur, dit le spectre, qui le reconnut très-bien, ne me faites pas de mal ; je suis la pauvre Philippinette. »

Cette Philippinette était une pauvre femme du village, âgée de soixante-dix-sept ans, qui était toute édentée, dont les yeux étaient bordés d'écarlate, et qu'un nez énorme et une bouche immense rendaient affreuse.

On voulut envoyer cette femme en prison, pour la punir de l'effroi qu'elle avait répandu dans le château ; Madame lui épargna cette peine, et Philippinette vint la remercier de sa bonté. La princesse lui dit en la voyant : « Quelle rage vous tient de faire l'esprit au lieu de vous aller coucher et de vous reposer ? »

La vieille femme se mit à rire et répondit : « Hélas ! madame, à mon âge on dort si peu ! il faut bien avoir quelque petite chose qui égaie l'esprit. Tout ce que j'ai pu faire dans ma jeunesse ne m'a pas tant réjouie que de faire le revenant ; et j'étais bien sûre que ceux qui n'auraient point peur de mon drap blanc, seraient effrayés quand je montrerais mon visage. Ceux qui avaient peur

faisaient tant de grimaces, que j'en riais à mourir ; et cette joie me récompensait de la peine d'avoir porté ma hotte toute la journée… »

La manie de cette femme était aussi singulière que dangereuse, sur-tout dans le 17. siècle. Les esprits étaient encore à la mode ; et les Français n'avaient point encore été éclairés par le flambeau de la philosophie.

La Main de fer, ou le Revenant apprivoisé

OU

LE REVENANT APPRIVOISÉ.

ANECDOTE.

Voici un trait assez singulier qui a fait beaucoup de bruit dans le dernier siècle. Il s'est passé au village de Fontenoy, à une lieue de Toul.

La dame de Fontenoy étant devenue mère, prit une nourrice dans son château, afin de voir élever son enfant sous ses yeux. Mais, soit par quelque défaut de précaution, soit par un accident naturel, l'enfant se trouva, un matin, mort dans son lit, On en accusa la négligence de la nourrice, qui mourut de chagrin peu de temps après.

Au bout de quelques jours, la femme-de-charge de la maison, qui se nommait, dit-on, mademoiselle Petit, se trouva inquiétée d'un esprit qui la suivait partout. Elle demanda à l'esprit qui il

était et ce qu'il voulait ? L'esprit lui répondit qu'elle ne s'épouvantât point, qu'il revenait par l'ordre de Dieu ; et qu'avant d'être reçu en paradis, il était obligé de faire une pénitence dans le château de Fontenoy.

Bientôt cet esprit se rendit si familier avec mademoiselle Petit, qu'il conversait amicalement avec elle, et qu'il lui faisait société jour et nuit, lorsqu'elle était seule. Il montrait tant de sagesse qu'elle s'habitua, sans le moindre effroi, à cette compagnie extraordinaire ; et ce commerce dura environ deux ans.

On savait, dans le château, quelque chose de ce qui se passait ; mais on ne s'en inquiétait point, parce que le revenant paraissait très-pacifique, et que mademoiselle Petit ne réclamait point de secours. On lui laissait donc le soin de se tirer d'affaire avec l'esprit.

Àla fin de la deuxième année, cette demoiselle s'avisa enfin de demander à l'esprit où il était, en attendant le ciel.

— Je suis en purgatoire, répondit l'esprit.

— Mais, à présent, continua la demoiselle, souffrez-vous quelques douleurs ?

— Oui, sans doute, répliqua le revenant ; je suis toujours au milieu des flammes. (En même temps il ouvrit sa robe, et fit voir à son amie le feu qui l'embrâsait).

— Donnez-moi quelque preuve de votre chaleur, dit la demoiselle ; car, on commence à douter de ce que je conte de vous ; on m'accuse d'être visionaire ; on prétend que vous n'êtes pas un revenant véritable...

Le fantôme fut assez généreux pour ne pas laisser mademoiselle Petit dans l'embarras. Il lui voulut procurer un moyen de prouver au public qu'elle n'en imposait point ; et comme il était intéressé lui-même à conserver sa réputation d'honnête revenant : — Donnez moi un mouchoir, dit-il, j'y vais mettre un signe où l'on reconnaîtra qui je suis, à votre honneur.

La demoiselle se hâta de présenter un mouchoir ; le fantôme y appliqua sa griffe, et aussitôt parut empreinte, sur le mouchoir, la forme d'une main. On y voyait les cinq doigts et la paume bien marqués, avec toutes les lignes d'usage ; et l'on eût juré qu'on avait appliqué, sur ce mouchoir, la figure d'une main de fer rougie au feu.

Mademoiselle Petit ayant admiré quelques instans ce prodige, se leva bien vite ; (car, c'était le matin) elle s'habilla à la hâte, et s'en alla porter le mouchoir miraculeux à madame de Fontenoy.

Cette bonne dame ne put s'empêcher de reconnaître là une chose surnaturelle ; elle convint que mademoiselle Petit ne s'était point trompée ; qu'elle avait eu bien véritablement la visite d'un esprit ; que c'était peut-être la nourrice ; et elle fit dire des messes pour le repos de l'âme qui brûlait si ardemment en purgatoire.

Le revenant finit, comme tous les autres, par ne plus revenir. Le mouchoir passa bien vite des mains de madame de Fontenoy dans celles du curé, et de celles du curé dans les mains d'un huissier de Toul. Ces trois personnes le firent voir aux dévots et aux curieux pendant quelques mois ; et l'affluence y fut aussi grande que si c'eût été une merveille.

Enfin l'huissier laissa égarer le mouchoir ; et par malheur, pour la sagacité des bonnes gens qui avaient cru toute cette histoire, avec autant de foi que l'évangile, on découvrit que ces prodiges n'étaient qu'un tissu de petites fourberies.

La discrète mademoiselle Petit avait, pour amant, un garçon forgeron assez adroit de sa personne ; et comme elle voulait conserver sa renommée de vertueuse et sage demoiselle, il fallait trouver un moyen de se voir décemment. Pour entretenir avec plus de sûreté un commerce de galanterie, le jeune homme s'avisa de se rendre au château, déguisé en revenant ; et l'on a vu qu'il jouait assez bien son rôle.

Quant à la main de feu, il l'imprima dans sa forge sur un mouchoir blanc, avec un morceau de fer façonné tout exprès. Il le porta à la demoiselle dans la visite qu'il lui rendit ensuite ; et quand il fut las de sa maîtresse, il cessa de l'aller voir pour en prendre une autre : ce qui termina nécessairement les apparitions.

Je ne doute pas, dit ici don Calmet, que si on approfondissait les histoires d'apparitions d'esprits et de fantômes ; et si on les suivait de près, on y découvrirait la plupart du temps de semblables illusions et de pareilles supercheries.

Anecdotes sur les Prodiges et les Feux-Follets

— Il ne faut pas se hâter de croire les choses surnaturelles : autrement on s'expose à se tromper. Le bruit courut, en 1590, qu'un jeune enfant de la Silésie avait une dent d'or. Tout le monde

s'étonna de cette merveille ; on en fit mille histoires ; on annonça que cette dent miraculeuse était un bon signe ; on disputa longuement sur ce sujet. Mais enfin, un orfèvre ayant examiné cette dent, il se trouva que c'était une dent ordinaire, à laquelle on avait appliqué une feuille d'or avec beaucoup d'adresse… Mais, voilà le monde : on se dispute, on fait des contes, et on finit par examiner.

— Un homme qui se faisait passer pour un faiseur de miracles, abattit la bosse d'un bossu en lui passant la main sur le dos. Tous les assistans crièrent au prodige ! mais quelqu'un ayant voulu examiner le bossu, on découvrit que la bosse était formée par une vessie enflée…

— Quand Sylla entra à main armée en Italie, on vit dans l'air, en plein jour, deux grands boucs noirs qui se battaient, et qui, après s'être élevés bien haut, s'abaissèrent à quelques pieds de terre, et disparurent en fumée. L'armée de Sylla s'épouvantait de ce prodige, quand on lui fit remarquer que ces prétendus boucs n'étaient que des nuages épais formés par les exhalaisons de la terre. Ces nuages avaient une forme qu'on s'avisa de trouver semblable à celle du bouc, et qu'on aurait pu comparer également à tout autre animal.

— Si les exhalaisons humides de la terre produisent des nuages noirs, les exhalaisons sèches produisent des flammes légères qu'on appelle, dans les campagnes, feux-follets, ardens ou lutins. On s'imagine que ces flammes sont des démons nocturnes. On conte qu'ils détournent les voyageurs de leur route et les conduisent dans les marais. La vérité est, que ces feux sont naturellement poussés vers les lieux humides et vont s'éteindre dans l'eau. Si le voyageur les suit, qu'il ait la vue troublée et qu'il

se jette à la rivière, il n'y a rien là de surnaturel. Mais les feux-follets ne doivent pas effrayer ; et ce ne sont pas des démons. D'ailleurs, il y a, dans les campagnes, de mauvais plaisans qui font eux-mêmes le rôle de lutins. Dans un village de la Brie, un paysan, revenant de nuit à sa maison, aperçut devant lui un feu-follet. Il aurait pu passer son chemin : un véritable feu-follet ne l'en aurait point empêché. Mais il remarqua que le lutin courait après lui... Comme ce paysan ne s'épouvantait pas vite, il courut à son tour sur le follet, qui se mit à fuir. Mais enfin, il l'atteignit ; et il reconnut que c'était un de ses voisins qui avait voulu lui faire peur, en portant une lanterne sur sa tête.

Le Maillet et le Fantôme

OU

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

ANECDOTE.

En 1750, un revenant s'empara d'une maison de Louvain, dont le propriétaire était mort depuis peu de temps, et qui venait d'être vendue par les héritiers. Toutes les nuits, on entendait l'esprit faire un vacarme effroyable ; il frappait à coups redoublés sur les murailles, sur le parquet, sur les boiseries ; ce bruit ressemblait habituellement à de violens coups de marteau.

On commença par s'épouvanter ; on consulta des experts ; et quand on se fut un peu rassuré, on fit des recherches ; mais les perquisitions furent long-temps inutiles.

Un matin, cependant, en parcourant la maison, on trouva, dans une petite chambre du dernier étage que l'on n'habitait point, un maillet de bois posé sur une table. On ne douta point que ce ne fut l'instrument dont se servait le fantôme ; on descendit ce maillet, et on le cacha soigneusement, avec l'espoir que le bruit ne se renouvellerait plus.

Mais, la nuit suivante, l'esprit ne trouvant plus son joujou favori, entra dans une telle colère, qu'il s'en prit à tout ce qui se rencontra sous sa main ; il brisa tout ce qui restait dans la petite chambre, se jeta sur la porte, et l'ayant enfoncée, soit qu'elle fût sans serrure, ou qu'on l'eût mal fermée, il se mit à sauter et à gambader sur l'escalier avec un bruit formidable ; il frappa à tous les murs et heurta à toutes les portes. Vainement deux hommes, un peu plus courageux que de coutume, se levèrent et essayèrent de l'attraper ; ils n'entrevirent qu'un monstre velu, qui fuyait avec une extrême légèreté, et qui renversait tout sur son passage…

Le maître de la maison, plus effrayé que jamais, se décida à rendre à l'esprit son instrument, et aima mieux souffrir un mal supportable que de s'exposer à avoir le cou tordu. On reporta le maillet dans la petite chambre, dont on ôta tous les meubles. On la referma soigneusement ; et la nuit suivante, les coups recommencèrent mieux que jamais. Mais ce vacarme était doux en comparaison du train de la veille ; et, d'ailleurs, l'esprit ne fit pas mine de vouloir descendre.

Cependant on ne pouvait pas toujours souffrir cet être incommode. On résolut de le faire exorciser ; ce qui ne produisit rien de bon ; car l'esprit continua son sabbat, sans s'inquiéter des exorcismes.

Au bout de quelques mois, un nouveau commensal de la maison, plus hardi ou moins sot que les autres, se mit en tête d'affronter le revenant. Il s'enferma dans la petite chambre, muni d'une épée, de bons pistolets, et d'une lanterne sourde dont il cacha exactement la lumière. Après deux heures d'attente dans l'obscurité et le silence, il entendit enfin du bruit à une petite fenêtre qui donnait sur le toit ; on descendit légèrement, et à la suite de quelques gambades, on saisit le maillet ; on commença la musique ordinaire. L'homme qui était aux aguets, ouvrit précipitamment la lanterne et s'élança, le pistolet au poing, sur le bruyant fantôme… C'était un singe du voisinage, qui venait par les toits faire ses farces dans la chambre au maillet…

Aventure des Cordeliers d'Orléans

ANECDOTE DU XVI SIÈCLE.

Le prévôt d'Orléans, qui n'aimait pas les moines, avait perdu sa femme ; madame la prévôte, qui n'aimait pas les folles dépenses, avait demandé que son enterrement fut extrêmement simple : point de cierges, point de flambeaux, point d'offrandes ; six écus d'or pour toute largesse. Ses intentions furent ponctuellement exécutées.

La femme d'un prévôt ne meurt pas tous les jours ; réduire à six écus tous les frais d'un convoi, c'était faire un tort notable au couvent. Les cordeliers résolurent de se venger : le gardien et le custode se chargèrent de l'affaire.

On fit cacher dans les voûtes un petit novice, avec ordre de faire un grand bruit à l'heure de matines. On lui recommanda sur-tout de ne pas parler et de ne répondre qu'en frappant trois coups.

Le petit moine s'acquitta de sa commission à merveille. À l'heure convenue, il fit un tapage horrible dans les voûtes… Les moines consternés suspendirent l'office. L'exorciste prit le rituel et son étole, et adjura l'esprit de dire qui il était : — Point de réponse. — S'il était muet ? — Il frappa trois coups…

Trois jours de suite le même prodige se renouvela. Les moines se répandirent chez leurs voisins pour leur conter ce qui venait d'arriver : les voisins accoururent. À l'heure de l'office, le vacarme recommence ; l'exorciste reprend son étole. — Fantôme ou esprit, es-tu l'âme d'un tel ? — Point de réponse. — D'un tel ? — Point de réponse. On nomme de suite tous ceux qui sont enterrés dans l'église ; au seul nom de Marguerite, femme du prévôt, l'esprit frappe trois grands coups. — Es-tu damnée ? — Trois grands coups. — Es-tu damnée pour avoir partagé l'erreur de Luther ? — Trois grands coups. (Les erreurs de Luther faisaient alors grand bruit). — Que demandes-tu ? — Point de réponse. — Veux-tu être exhumé, et que ton corps soit jeté hors de l'église ? — Trois grands coups…

Tous les témoins étaient glacés d'effroi. Il fut délibéré qu'on cesserait l'office, et qu'on transférerait ailleurs les vases sacrés et le saint sacrement. On signifia au prévôt qu'il eût à reprendre sa damnée de luthérienne. Mais le prévôt n'était pas homme à se déconcerter. Il se rendit à Paris, et obtint du chancelier Duprat une commission pour examiner l'affaire. On arrêta le petit moine ; il avoua tout ; et les deux pères cordeliers, pris en fla-

grant délit, furent condamnés à l'amende honorable et à l'exposition…

Si ce prévôt se fût laissé effrayer, on aurait cru, avec fermeté, que l'esprit de sa femme était réellement revenu frapper à la voûte, pour prouver que les luthériens sont damnés.

Le Magicien Agrippa, ou Aventure de Cyrano-Bergerac

OU

AVENTURE DE CYRANO-BERGERAC,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

« Il m'est arrivé une aventure si étrange, que je veux vous la raconter. Vous saurez qu'hier, fatigué de l'attention que j'avais mise à lire un sot livre de prodiges, je sortis à la promenade pour dissiper les sombres et ridicules imaginations dont j'avais l'esprit rempli ; et comme je m'efforçais de chasser de ma mémoire les contes effrayans que j'avais lus, je m'enfonçai dans un petit bois obscur où je marchai environ un quart-d'heure. J'aperçus alors un manche à balai qui vint se mettre entre mes jambes, et sur lequel je me trouvai à califourchon. Aussitôt, bon gré malgré que j'en eusse, je me sentis volant par le vague des airs. Je ne sais qu'elle route je fis sur cette monture ; mais je me trouvai arrêté sur mes pieds, au milieu d'un désert, où ne se rencontrait aucun sentier. Je repassai cent fois sur mes brisées sans reconnaître les lieux ; car cette solitude était pour moi un monde étranger. Je ré-

solus de pénétrer plus loin ; mais, sans apercevoir aucun obstacle, j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient rencontrer par tout que l'impossibilité de passer outre.

» À la fin, fort harassé, je tombai sur mes genoux ; et ce qui m'étonna davantage, ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bluettant ; la lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire ; les vents étaient paralytiques ; les fontaines étaient muettes ; les oiseaux avaient oublié leur ramage ; les poissons se croyaient enchâssés dans du verre ; tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qu'il leur en fallait pour trembler. L'horreur d'un silence effroyable régnait par-tout ; et par-tout la nature semblait attendre quelque grande aventure.

» Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, quand, au clair de la lune, je vis sortir du fond d'une caverne un grand et vénérable vieillard, vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil fier, la barbe renversée par-dessus les épaules. Il avait sur la tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture de fougère tressée. À l'endroit du cœur était attachée sur sa robe une grande chauve-souris, et autour du cou un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont, chacune portait le caractère de la planète qui la dominait.

» Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle, plein de rosée, et à la droite une baguette de sureau en sève, dont l'un des bouts était ferré d'un mélange de tous les métaux, il baisa le pied de sa grotte, se déchaussa, prononça en grommelant quelques paroles obscures, et s'approcha à reculons d'un vieux chêne, à quatre pas duquel il creusa trois

cercles l'un dans l'autre : la terre, obéissant aux ordres du nécromancien, prenait elle-même, en frémissant, les figures qu'il voulait y tracer. Il y grava les noms des esprits qui présidaient au siècle, à l'année, à la saison, au mois, à la semaine, au jour et à l'heure. Ceci achevé, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit un bout de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'orient, et s'endormit.

» Vers le milieu de son sommeil, j'aperçus tomber dans le vase cinq graines de fougère. Il les prit toutes, quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, une dans sa bouche ; il replongea l'autre dans l'eau, et jeta la cinquième hors des cercles. Mais à peine celle-là fut-elle partie de sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui aussitôt entrèrent dans les cercles en jetant un cri formidable. Il leur fendit l'estomac avec un couteau d'airain, leur ôta le cœur qu'il avala, et fit ensuite de longues fumigations. Il trempa un gant de parchemin vierge dans un bassin plein de rosée et de sang, mit ce gant à sa main droite ; et après quatre ou cinq hurlemens horribles, il ferma les yeux et commença les évocations.

» Il ne remuait presque point les lèvres ; j'entendais néanmoins, dans sa gorge, un bruit semblable à celui de plusieurs voix entremêlées. Il fut enlevé de terre à la hauteur d'un demi-pied ; et de fois à autre il attachait attentivement sa vue sur l'index de sa main gauche. Il avait le visage enflammé et se tourmentait fort.

» Après plusieurs contorsions épouvantables, il tomba en gémissant sur ses genoux. Mais aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il

soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons ; ce vent semblait tâcher à le faire sortir des cercles. Les trois ronds tournèrent ensuite autour de lui. Ce prodige fut suivi d'une grêle rouge comme du sang ; et cette grêle fit place à un torrent de feu, accompagné de coups de tonnerre.

» Une lumière éclatante dissipa enfin ces tristes météores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, la gauche sur un lynx, qui donna au magicien trois fioles pleines de je ne sais quelle liqueur. Le magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au-devant de sa tête, les deux autres aux tempes ; il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenait le fantôme, et puis tout disparut.

» Alors les étoiles s'éteignirent et le jour revint. J'allais me remettre en chemin pour regagner mon village ; mais le sorcier m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais.

» Quoiqu'il cheminât à pas lents, il fut plutôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide, que la mienne en demeura long-temps engourdie. Il n'ouvrit ni la bouche ni les yeux ; et, dans ce profond silence, il me conduisit à travers des masures, sous les ruines d'un vieux château inhabité, où les siècles travaillaient depuis mille ans à mettre les chambres dans les caves.

Aussitôt que nous fûmes entrés : « Vante-toi, me dit-il en se tournant vers moi, d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa, dont l'âme est (par métempsicose) celle qui, jadis, animait le savant Zoroastre, prince des Bactriens.

» Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici par le moyen de l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans, j'avale une prise de cette médecine universelle qui me rajeunit, et qui restitue à mon corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le roi des Salamandres, la première en est pleine ; la seconde, contient de la poudre de projection ; et la troisième de l'huile de talc.

» Au reste, tu m'es obligé, puisqu'entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans.

» C'est par mes charmes que sont envoyées, quand il me plaît, les stérilités et les abondances. Je suscite les guerres en les allumant entre les génies qui gouvernent les rois. J'enseigne aux bergers la patenôtre du loup. J'apprends aux devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les feux follets. J'excite les fées à danser au clair de la lune. Je pousse les joueurs à chercher le trèfle à quatre feuilles sous les gibets. J'envoie, à minuit, les esprits hors du cimetière, entortillés d'un drap, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux démons d'habiter les châteaux abandonnés, et d'effrayer les passans qui y viennent. Je fais trouver des mains de gloire aux misérables que je veux enrichir. Je fais brûler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes pendant qu'ils exécutent leur vol. Je donne la pistole volante, qui vient ressauter dans la pochette quand on l'a employée. Je donne aux laquais ces bagues qui les font aller et revenir de Paris à Orléans en un jour. Je fais tout renverser dans une maison par des esprits follets qui font culbuter les bouteilles, les

verres, les plats, quoique rien ne se casse, que rien ne se répande, et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de la Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garoux. J'envoie aux personnes affligées un grand homme noir qui leur promet de les faire riches s'ils se veulent donner à lui. Je tors le cou à ceux qui, lisant dans un grimoire, sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui, m'ayant appelé, me donnent seulement une savate, un cheveu ou une paille. J'enseigne aux nécromanciens à se défaire de leurs ennemis en faisant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. J'instruis les paysans à mettre sous le seuil de la bergerie qu'il veulent ruiner, une touffe de cheveux, ou un crapaud avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons qui passent dessus. Je montre aux bergers à nouer l'aiguillette le jour des noces. Je fais sentir les coups aux sorciers, pourvu qu'on les batte avec un bâton de sureau. Enfin, je suis le diable Vauvert, le juif-errant, et le grand veneur de la forêt de Fontainebleau… »

Après ces paroles, le magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent… Je me trouvai sur mon lit, encore tremblant de peur… Je m'aperçus que toute cette longue vision n'était qu'un rêve… que je m'étais endormi en lisant mon livre de noirs prodiges, et qu'un songe m'avait fait voir tout le conte qu'on vient de lire…

Variétés relatives à l'aventure de Cyrano-Bergerac

Il y a, dans le conte qui vient de finir, tant de choses prodigieuses, qu'il n'est peut-être pas mal-à-propos d'en dire quelques mots. On a déjà observé que toute cette longue apparition du sorcier Agrippa n'est qu'un rêve, comme toutes les apparitions merveilleuses. Mais à ce rêve se rattachent une foule d'absurdités qui ont long-temps troublé les imaginations faibles, et qui ont besoin d'être expliquées pour les personnes qui conservent encore des idées superstitieuses.

Le Manche à Balai.

Les idiots qui ont imaginé de dire que les sorciers et les démons faisaient le sabbat, ont prétendu que les sorciers s'y rendaient à cheval sur un manche à balai. Tout le monde sait aujourd'hui qu'il n'y a point de sorciers ; que les démons ne se montrent point ; qu'on ne fait pas le sabbat, et qu'on ne va pas à cheval sur un manche à balai.

Les sorciers et les démons qui faisaient le sabbat, se réunissaient, disait-on, dans un carrefour à minuit, où ils mangeaient des viandes sans sel, où l'on dansait avec un chat pendu au derrière, où les sorcières baisaient le postérieur du diable, et où il se passait toutes sortes d'abominations.

Pendant plusieurs siècles, on a cru généralement ces sortes de balivernes sans que personne les eût réellement vues ; fort heureusement aujourd'hui on est assez éclairé pour ne voir que des contes jaunes dans les histoires de sabbat.

Les Planètes et les Pierres précieuses.

Les astrologues ont dit, dans leurs rêveries, que la hyacinthe et la pierre d'aigle étaient les pierres du soleil ; l'émeraude, la pierre de la lune ; l'aimant et l'améthyste, les pierres de Mars ; la berile, la pierre de Jupiter ; la cornaline, la pierre de Vénus ; la chalcédoine et le jaspe, les pierres de Saturne ; la topaze et le porphire, les pierres de Mercure.

Mais ces mêmes astrologues ont dit aussi que, comme il y a sept trous à la tête, il y a dans le ciel sept planètes qui président à ces sept trous : Saturne et Jupiter aux deux oreilles ; Mars et Vénus aux deux marines ; le soleil et la lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche...

Lorsqu'on a avisé ces choses, il n'y avait que sept planètes. Maintenant qu'on en connaît douze, tout le système des astrologues est renversé comme la plupart des systèmes des diseuses de bonne aventure, qui tombent dans le discrédit, lorsqu'on a la prudence d'examiner leurs mensonges avant d'avoir la simplicité d'y croire.

Le Sorcier Agrippa.

Henri-Corneille Agrippa, né à Cologne à la fin du 15. siècle, fut l'un des plus grands hommes de son temps. Comme il était éclairé dans un siècle d'ignorance, ses ennemis, envieux d'un mérite qu'ils ne pouvaient égaler, l'accusèrent d'être sorcier et de vivre en commerce avec le diable, qui lui aidait à faire ses livres. Agrippa aimait beaucoup les chiens ; on débita que son chien favori était un démon familier qu'il menait par-tout avec lui. Ce grand homme fut persécuté, et mourut dans la misère. Mais il n'eut d'autre magie que celle de sa science, et d'autre démon que son

génie. Maintenant on ne lit plus que comme des contes les aventures prodigieuses que de plats écrivains ont attribuées à Agrippa.

Zoroastre.

Zoroastre est un des premiers législateurs de l'Asie. Il a vécu dans des temps si reculés, qu'on ne sait rien de son histoire ; et c'est parce qu'on n'en sait rien que des historiens, amis du merveilleux, en ont fait un faiseur de miracles.

Ensuite, lorsqu'il a été de mode de voir par-tout des magiciens, on a dit que Zoroastre avait été sorcier ; et l'on ne sait pas même dans quel pays il a vécu.

L'Or potable.

L'or potable, la poudre de projection, l'huile de talc, l'eau du soleil, l'élixir de vie, le baume universel, la pierre philosophale, tous ces noms ne désignent qu'une drogue qu'on cherche depuis des siècles, et qu'on ne peut attraper.

Les alchimistes se persuadent que s'ils trouvaient ce secret, ils auraient beaucoup d'argent, vivraient beaucoup d'années, et jouiraient de beaucoup de santé. Aussi les pauvres fous suent-ils sans se lasser.

Avec de l'or, du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du vif-argent, de l'eau, de la terre, du crachat, de l'urine, etc., ils prétendent composer une huile qui guérira tous les maux, préviendra toutes les maladies, et qui convertira le fer en or.

On sait que cette liqueur est une chimère ; on vit dans un siècle de lumières ; et cependant il y a encore un très-grand nombre des cerveaux dérangés qui usent leur fortune, leur temps, leur santé, dans des fourneaux, à la recherche de l'or potable, ou de la pierre philosophale, si vous l'aimez mieux.

Les Salamandres, etc.

Les payens prétendaient que tout était plein de petites divinités ; nos théologiens ont dit que ces divinités étaient des démons ; et les cabalistes soutiennent que ces démons sont des esprits élémentaires.

Ces esprits se divisent en quatre classes, puisqu'il y a quatre élémens. Les salamandres habitent la région du feu ; les sylphes, le vague de l'air ; les gnômes, l'intérieur de la terre ; et les ondins ou nymphes, le fond des eaux.

Mais il faut remarquer que personne n'a vu ces êtres extraordinaires. Comment les anciens savaient-ils que tout était plein de petites divinités ? Comment les théologiens savent-ils que tout est plein de démons ? Comment les cabalistes ont-ils appris que tout est plein de salamandres, de sylphes, de gnômes et d'ondins ?

Avant de croire des absurdités que nous ne voyons et que nous ne comprenons pas, songeons d'abord à nous instruire des choses naturelles et certaines, nous en aurons pour toute la vie, et nous serons encore loin de tout savoir.

La Patenôtre du Loup.

On trouve, dans de sots volumes, une sotte oraison du loup que les bergers n'ont qu'à réciter pour préserver leurs troupeaux de la dent des loups. Mais les bergers qui ont eu la bonhomie d'apprendre la patenôtre en question, et qui se sont fiés là-dessus, ont dû reconnaître qu'un bon chien vaut mieux qu'une prière ridicule.

Le Diable Vauvert.

Saint-Louis avait fait venir six chartreux à Gentilly. Il y avait alors auprès de Paris un vieux palais bâti par le roi Robert et abandonné par ses successeurs. On en pouvait faire un monastère commode, et les chartreux n'auraient pas été fâchés de l'avoir. Tout d'un coup, des esprits et des revenans s'emparent de ce palais et y font un sabbat horrible. On remarquait sur-tout un grand diable vert, armé d'une massue, qui courait sur les passans, et qu'on appelait le diable Vauvert. Que pouvait-on faire d'un pareil château ? Les chartreux le demandèrent à Saint-Louis, qui le leur donna avec toutes ses dépendances, et les revenans n'y revinrent plus. On laissa seulement à la rue le nom de rue d'Enfer, en mémoire de tout le vacarme que les diables y avaient fait.

On sent aisément que ces revenans et ces diables n'étaient que des hommes déguisés qui voulaient déprécier le vieux palais, et le faire donner aux chartreux. Ils réussirent à merveille.

Le Juif-Errant.

On conte que, quand Jésus-Christ fut conduit au Calvaire chargé de sa croix, il voulut se reposer un instant devant la boutique d'un cordonnier juif ; que le cordonnier l'en empêcha ; et

que pour le punir de sa barbarie, Jésus-Christ le condamna à marcher jusqu'à la fin des siècles.

Le cordonnier prit aussitôt un bâton à la main, et se mit à courir le monde sans pouvoir s'arrêter nulle part. Depuis lors, c'est-à-dire depuis plus de dix-huit cents ans, il a parcouru toutes les contrées du globe, sous le nom de Juif-Errant. Il a toujours cinq sous dans sa bourse.

Personne ne peut se vanter de l'avoir vu ; mais nos grands pères nous disent que leurs grands pères l'ont connu ; et qu'il a paru, il y a plus de cent ans dans certaines villes. Les aïeux de nos grands pères en disaient autant, et les bonnes gens croient à l'existence personnelle du Juif-Errant.

Mais la fable du Juif-Errant n'est qu'une allégorie ingénieuse, qui représente la nation juive errante et dispersée dans tout les pays du monde, depuis la prise de Jérusalem par Titus.

Le grand Veneur de la forêt de Fontainebleau.

Quelques historiens racontent que Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit à une demi-lieue des jappemens de chiens, des cris de chasseurs et des cors de chasse ; qu'en un instant, tout ce bruit qui semblait éloigné s'approcha à vingt pas de ses oreilles ; et que le comte de Soissons s'étant avancé, vit un grand homme noir, qui disparut dans les broussailles.

Les paysans des environs dirent que c'était un démon qu'ils appelaient le grand Veneur, et qui chassait souvent dans cette forêt. On soutint long-temps que cet homme noir était un spectre qui venait là pour effrayer Henri IV. Mais enfin, on reconnut que cette apparition et cette chasse merveilleuse étaient l'ouvrage de

deux gueux qui contrefaisaient, à s'y tromper, le son des cors et la voix des chiens.

Henri IV avait beaucoup d'ennemis. On avait aposté ces hommes dans la forêt pour l'attirer. S'il se fût avancé lui-même, on lui eût lancé un dard ; et on eût publié qu'il avait été tué par le diable, comme on l'a dit si sottement de tant d'autres.

— Tout le reste des choses magiques ou prodigieuses qui se lisent dans l'aventure de Cyrano-Bergerac, ne sont encore que des contes plus absurdes que ceux qu'on vient de voir.

Aventure effroyable

Le chevalier de Saint-Alban sortait d'une orgie très-bruyante, avec tous ses amis ; ils se trouvaient tous ensemble à pied, au milieu de la rue, dans une nuit d'hiver fort obscure, et par un temps affreux. — « Qu'allons-nous devenir ? dit le chevalier à ses compagnons, tous aussi mouillés qu'il l'était lui-même ; il n'est que deux heures sonnées ; nous coucherons-nous à l'heure qu'il est comme de petits bourgeois ?... Écoutez, il me vient une excellente idée : il pleut à verse, nous sommes crottés en chiens barbets... Parbleu ! allons au bal de l'Opéra ; faits comme nous sommes, ce bizarre équipage nous épargnera la peine de nous masquer... »

La proposition parut de la plus heureuse impertinence, et fut acceptée avec transport. Cependant on désirait un carrosse, quand la troupe joyeuse entendit tout-à-coup le bruit d'une voiture. « Est-ce un fiacre, que le sort daigne nous envoyer ? s'écrièrent-ils d'une commune voix. »

— « Oui, messieurs, j'en suis un pour mes péchés, répondit le cocher, qui pouvait à peine faire mouvoir deux rosses étiques, qu'il étrillait en vain de plusieurs coups de fouet ; je suis chargé ; mais je ne vais qu'à quatre pas ; et si vous voulez me suivre, vous pourrez ensuite me faire rouler toute la nuit. »

— « Voyons qui sont ceux qui se donnent les airs d'être en voiture tandis que nous sommes à pied, reprit le chevalier de Saint-Alban ; ils seront peut-être assez polis pour nous céder leurs place. » Alors les jeunes gens saisissent les rênes des chevaux ; le chevalier ouvre la portière, allonge les bras, et tâte légèrement. « Oh ! oh ! mes amis, dit-il, je sens des meubles ; voici ; je crois, des coussins ou des matelas : un déménagement secret ; gardons-nous de le troubler. Puisque ce maraud nous assure qu'il va tout prêt d'ici, accompagnons-le jusqu'à l'endroit où il doit s'arrêter. » Là-dessus, il referme la portière, et le cocher continue à fouetter ses haridelles, dont il était facile de suivre au petit pas le plus grand trot.

La voiture s'arrêta bientôt devant une petite porte qui servait d'entrée à une allée longue et obscure, dans laquelle le chevalier se trouvant trop serré contre le mur, fut contraint de se jeter. L'obscurité empêchait qu'on ne l'aperçut. Le cocher descendit de son siège, et se mit en devoir de travailler à débarrasser le carrosse. Alors la portière s'ouvrit, un homme sauta promptement à terre, portant sur ses épaules un paquet dont il heurta rudement le chevalier, en le posant à quelques pas de lui. Il fut froissé de la sorte tant qu'il y eut quelque chose dans la voiture ; et il n'eût pas la force de s'en plaindre, parce que la frayeur lui ôta l'usage de la voix, quand il s'aperçut avec la dernière surprise, que ce qu'il avait pris pour des meubles n'était autre chose que des corps

morts à demi-enveloppés dans de vieux lambeaux de toile. Tantôt il recevait un coup de pied d'un des cadavres, tantôt il sentait une main froide lui passer sur le visage…

Saisi d'horreur, il se tenait collé contre la muraille, et ne faisait aucun mouvement. L'homme qui était sorti du carrosse avait une lanterne sourde, qu'il ouvrait par intervalle ; et ne croyant pas qu'il y eût quelqu'un dans l'allée, il n'examinait heureusement que son horrible fardeau. Ce fut à la lueur vacillante de cette lanterne, que le pauvre chevalier découvrit les tristes objets dont il était environné.

Ce qui redoubla son effroi, fut de voir le cadavre d'un enfant, qui, à son visage rouge et enflammé, paraissait fraîchement étranglé. La mauvaise mine de l'assassin augmentait encore les terreurs du chevalier ; cet homme avait tout l'air d'un coupe-jarret ; son œil était hagard et sa physionomie dure et féroce. Saint-Alban découvrit même, sous son ample redingotte, des épées et des poignards. Le cocher l'aidait à déranger la voiture, et ils plaisantaient ensemble sur les morts qu'ils jetaient dans l'allée : « Celui-ci est presque encore tout chaud, disaient-ils ; en voilà un autre bien robuste, qui n'a pas quitté la vie sans peine. »

Enfin le chevalier parvint à pousser un cri de frayeur ; ses amis, qui se tenaient de l'autre côté de la rue l'entendirent, et se hâtèrent de voler à son secours ; ils mirent l'épée à la main, dérangèrent un peu les chevaux qui leur fermaient le passage, et se précipitèrent dans l'allée où le chevalier croyait toucher à sa dernière heure. Comme l'inconnu venait d'ouvrir sa lanterne, ils furent d'abord interdits de l'affreux spectacle qui s'offrit à leur yeux.

« Vous voyez, s'écria leur ami, un infâme assassin qui vient cacher ici les meurtres qu'il a faits. Ce misérable cocher, en le secondant, ose partager ses crimes. » À ces mots, les jeunes gens saisirent les prétendus coupables. — « Ah ! messieurs, ayez pitié de moi, s'écria l'homme descendu du fiacre ; je vais vous découvrir la vérité. Je suis un pauvre étudiant en chirurgie ; j'ai déterré ces cadavres pour les disséquer, moi et plusieurs de mes confrères. Tout est si cher actuellement, qu'il n'y pas jusqu'aux corps morts, que nous n'achetions autrefois des fossoyeurs que douze à quinze francs, qui ne nous coûtent plus du double de leur valeur. Cet honnête cocher a bien voulu m'aider, moyennant un écu de six francs. Vous voyez que mon crime est excusable, puisque je ne trouble la cendre des morts que pour procurer la santé aux vivans. » — « Et ces poignards qui sont cachés sous votre redingotte ? — Hélas ! ce sont des instrumens de chirurgie, que je viens de prendre chez le coutelier… »

Aventure de quelques jeunes chirurgiens qui voulaient disséquer un pendu

Un soldat, condamné à mort pour un crime qu'on ne raconte pas, fut pendu à une potence dressée aux Halles de Paris. Quelques jeunes chirurgiens présentèrent une requête au lieutenant criminel pour obtenir qu'on leur livrât le corps du coupable, qu'ils voulaient disséquer. Le juge leur accorda leur demande, et leur remit une ordonnance signée de sa main pour l'exécuteur qui devait leur délivrer le corps.

Àdix heures du soir, les chirurgiens furent trouver l'exécuteur, qui était déjà couché ; ils lui montrèrent leur ordonnance, et le pressèrent de leur remettre, au plus vite, le corps du pendu : car ils désiraient commencer de suite leur travail. Mais l'exécuteur leur répondit qu'il était trop tard ; qu'il ne voulait point se lever ; et que s'ils étaient si pressés d'avoir leur pendu, ils n'avaient qu'à l'aller chercher eux-mêmes à la potence, où il était encore attaché.

Les chirurgiens, voyant leurs sollicitations inutiles, prirent le chemin des Halles, sans bruit et sans lumière. Le plus jeune d'entr'eux imagina aussitôt de jouer un tour à ses compagnons. Il se sépare d'eux sans rien dire ; et prenant un autre chemin, il se rend en hâte à la potence, met sa chemise par-dessus ses vêtemens, se couvre de son manteau ; et se couchant par terre au-dessous du gibet, il attend sans remuer ses camarades, qui ne tardent pas à paraître.

L'échelle était encore dressée ; le plus hardi monte et coupe la corde qui tenait le pendu. Les autres s'avancent afin de ramasser le corps qu'ils ont vu tomber. Au même instant, le jeune étudiant, qui s'était blotti au pied de l'échelle, se lève précipitamment, jette son manteau, et s'écrie d'une voix forte : — Qui êtes-vous, vous qui venez enlever mon corps ?...

Tous ces jeunes gens, frappés de terreur par cette voix soudaine, et apercevant dans l'obscurité, une grande figure blanche qui leur faisait des gestes menaçans, se mirent à fuir de toutes leurs jambes ; celui qui était monté à la potence, sauta en bas sans compter les échelons, et s'enfuit comme les autres, mourant de peur d'être poursuivi par le fantôme... On assure même que ces pauvres jeunes gens ne demandèrent plus à disséquer des

pendus, et qu'ils eurent toutes les peines du monde à concevoir qu'ils s'étaient épouvantés, non de la vue d'un spectre, mais de l'espièglerie d'un de leurs camarades.

Les Troupeaux maléficiés

ANECDOTE.

Dans un petit canton de la Bourgogne, il survint tout-à-coup une maladie contagieuse qui faisait mourir les moutons, sans qu'il fût possible d'y porter remède. Les bergers, qui voyaient dépérir leurs troupeaux de jour en jour, ne surent d'abord à quoi attribuer ce fléau. Mais bientôt ils s'imaginèrent qu'il y avait sûrement là de la magie. Leurs soupçons se portèrent sur le berger d'un riche gentilhomme du pays. Il leur parut d'autant plus sorcier, qu'il avait toujours su conserver son troupeau en bonne santé, quoique ses moutons fréquentassent toujours les mêmes pâturages que les autres.

On accusa donc hautement le berger d'avoir jeté un sort sur les troupeaux ; on publia que c'était un magicien infâme ; on le poursuivit à coups de pierre ; et on se disposait à l'arrêter pour le conduire en prison et lui faire son procès, lorsqu'il prit le parti de se réfugier dans la maison de son maître. Le gentilhomme, qui ne croyait pas à la magie, et qui était reconnaissant de voir son troupeau bien conservé, arracha d'abord son berger des mains des paysans : il parvint ensuite à leur faire comprendre les moyens simples et naturels dont il s'était servi pour éviter la mortalité, et leur montra qu'au lieu de l'accuser de sorcellerie ils feraient mieux de suivre son exemple.

La contagion qui détruisait les troupeaux était causée par des brouillards épais et fétides, qui s'élevaient tous les soirs et infectaient les pâturages pendant la nuit, de telle sorte, qu'on y trouvait le matin des crapauds énormes que l'infection y avait attirés. Le prétendu sorcier, qui était plus habile et plus expérimenté que ses voisins, ne menait paître son troupeau que deux heures après que le soleil avait paru et dissipé entièrement ces brouillards. Il avait encore le soin de donner à ses moutons du son de froment, avant qu'ils sortissent de l'étable, pour les préserver entièrement des atteintes du mauvais air.

Les paysans entendirent enfin les raisons qu'on leur donnait. Ils prirent les mêmes précautions que le berger qu'ils avaient accusé de sorcellerie, et la mortalité cessa. — S'il y avait des naturalistes dans les campagnes, on pourrait démontrer aux bonnes gens qui l'habitent, que les prétendus maléfices sont toujours produits par des causes naturelles.

Saint-Pierre et Saint-Paul

ANECDOTE.

Une bonne dévote de profession, d'environ cinquante ans, très-crédule, mais fort riche, entendant la messe à Saint-Paul, sa paroisse, voulut suivre l'usage qu'elle s'était prescrit de communier au moins deux fois chaque semaine ; et après le dernier évangile, elle quitta son prié-dieu pour s'approcher de la Sainte-Table.

Quelle fut sa surprise, à son retour, lorsqu'en ouvrant ses heures pour faire son action de grâces, elle vint à jeter les yeux sur un billet bordé d'un cordon de fleurs en miniature, et qui contenait, en caractères dorés, ce qui suit :

« La bonne odeur de vos prières est montée jusqu'à Dieu ; et le saint patron de cette église a été pour vous un si puissant intercesseur dans le ciel, qu'il vient d'obtenir, comme une grâce inouïe, de pouvoir encore descendre sur la terre, et venir demain souper avec vous. Mais afin de jouir d'une prérogative si distinguée, il est nécessaire que vous éloigniez les profanes, et que vous soyez seule avec lui. C'est alors que vous entendrez des choses qui n'ont encore été dites à aucun mortel, et dont il a plu au Tout-Puissant de rendre dépositaire une âme aussi pure et aussi exaltée que la vôtre.

PAUL, apôtre. »

On juge aisément de l'impression que devait faire cette étrange lettre sur un cerveau renversé par la bigoterie. La vieille dame appela sa domestique, fille aussi simple qu'elle, et comme elle très-propre à être dupe. Les voilà toutes deux à lire et relire le saint billet, et à répandre l'une et l'autre des larmes de joie. Mais comment recevoir un saint ? Quels mets assez succulens seront de son goût ? Quel traiteur assez habile pourra se flatter de préparer un souper digne de l'apôtre des nations ?

Elles eussent bien voulu mettre dans leur confidence quelques voisines du quartier ; mais il fallait éloigner les profanes, cela était bien exprès ; on devait être seul à seul ; et Saint-Paul eût trouvé mauvais que tout autre que la servante fut admis dans une

assemblée où devait se faire la manifestation de si grandes choses.

Cependant il fallait prendre un parti ; et celui de la servante fut d'aller commander un repas de deux couverts, chez un traiteur qui demeurait au bout de la même rue. Pour qui, demanda cet homme ? Autre embarras. La servante ne sut que répondre ; elle fut obligée de confier au traiteur la mystique entrevue de sa dame avec un apôtre, et le supplia, sur toutes choses, de bien garder le secret.

Il ne coûte rien de promettre : le traiteur jura que personne n'apprendrait ce mystère. Mais aussitôt que cette fille l'eut quitté, réfléchissant sur ce qu'il venait d'apprendre, il crut deviner qu'on en voulait plus à la bourse de cette illuminée qu'à la sublimation de son âme, et que c'était un stratagème de fripon.

Frappé de cette idée, il court chez un célèbre orfèvre de Paris qu'il savait être le beau-frère de la dévote, et cela dans le dessein de l'engager à parer aux conséquences de cette affaire. Cet homme était sorti depuis neuf heures ; et, en son absence, un ouvrier n'avait pas fait difficulté de prêter à la dévote un assortiment de vaisselle plate, qu'elle venait tout fraîchement d'enlever. Surcroît de soupçon pour le traiteur, qui ne voulut point se retirer avant le retour du maître.

Ce dernier arriva sur les trois heures, et apprit toute l'histoire. Comme il connaissait l'extrême simplicité de sa belle-sœur, il n'en devint que plus ardent à la tirer d'un danger qui lui paraissait très-pressant. Il commença par prévenir une brigade du guet ; il imagina de se déguiser lui-même en Saint-Pierre ; et il se

rendit avec son escorte aux environs de la maison où Saint-Paul était attendu.

Tout réussit selon ses désirs ; et après une demi-heure d'attente, il aperçut le saint apôtre s'avançant vers le logis de la dévote. Il était habillé à l'israélite, le menton garni d'une barbe postiche, un livre sous le bras et le bâton à la main. Il frappe : la dame et la servante viennent lui ouvrir, et se prosternent à ses pieds ; elles l'introduisent dans une chambre proprement meublée, et s'enferment avec lui.

Un quart-d'heure après paraît le traiteur, chargé d'un garde-manger portatif, dans lequel tous les mets sont rangés par ordre. Il frappe à son tour ; et aussitôt la servante, venant ouvrir, s'empare de la corbeille, lui dit deux mots et le renvoie.

Comme on n'attendait plus personne, les verroux sont mis. Cependant, à peine eut-on porté la main au premier plat, que Saint-Pierre, placé devant la maison de sa sœur, d'où il avait observé toute cette affaire, s'avance et frappe avec violence.

La domestique veut ouvrir ; Saint-Paul s'y oppose. On redouble, on menace d'enfoncer ; il faut bien, quoiqu'en dise l'apôtre, apprendre la cause d'un pareil vacarme, et y apporter remède. Qui frappe, dit la servante ? On répond : c'est Saint-Pierre... Surprise agréable pour la dame, qui compte avoir cette nuit tout le collége apostolique ; et sur-le-champ elle ordonne d'ouvrir ; mais Saint-Paul n'en paraît que plus obstiné à rester seul. Enfin, les coups deviennent si furieux et si multipliés, que les ferremens de la porte sont sur le point de céder à l'effort.

Dans ce moment, la servante n'écoute plus aucun ordre : la maison est ouverte ; et Saint-Pierre, sous un habillement ju-

daïque, la tête chauve, des sandales aux pieds, et aux mains une paire de clefs, aborde Saint-Paul, et lui adresse ces paroles avec emphâse : « Apôtre des nations, que le Seigneur suscita pour ramener les brebis égarées, qui vous engage à passer aujourd'hui les bornes de votre ministère, et à diriger les ouailles prédestinées du troupeau, sans une mission expresse ? Envoyé moi-même pour vous en faire des reproches, j'ose vous signifier le décret d'en haut, qui vous ordonne de suspendre vos travaux, et de me suivre dans ces demeures paisibles, dont vous vous êtes échappé, au grand étonnement de toute la cour céleste : et en cas qu'il vous arrive de ne point obéir, voici, poursuivit-il, en faisant entrer la brigade du guet, voici quelque chose de plus qu'une grâce victorieuse pour vous y contraindre. »

En proférant ces mots, Saint-Pierre enjoint aux archers de faire leur devoir. Saint-Paul est donc débarbé, dépouillé ; et sous le déguisement d'un apôtre, on trouve les instrumens propres à un scélérat ! des pistolets, des rossignols, des limes, des poignards...

On se figure l'étonnement des deux femmes... Le beau-frère se fit connaître ; et la bonne dame apprit que les saints ont autre chose à faire que de venir souper chez les dévotes.

La Cruche qui parle

HISTORIETTE.

Un riche bourgeois de Caen, dont la maison était voisine d'un couvent, vint à tomber dangereusement malade. Comme il était

fort âgé, et qu'il pressentait que sa fin était proche, il fit appeler un moine en qui il avait confiance, et qu'il avait choisi depuis long-temps pour son confesseur.

Le bon père, qui s'était emparé de l'esprit du vieillard, voulut en tirer parti avant de perdre son pénitent. Il l'engagea à donner tous ses biens au couvent voisin, où l'on dirait à perpétuité cinquante messes par an pour le repos de son âme. Le vieillard avait une fille qu'il se disposait à marier. Son sort l'inquiéta. — Si je vous donne tous mes biens, dit-il au moine, il faut que je déshérite ma fille. Elle vivra dans l'indigence… Le moine rassura la tendresse paternelle, en promettant au bon vieillard que sa fille entrerait dans un couvent ; qu'elle mènerait, sous le voile, une vie toute sainte ; qu'elle passerait ses jours à prier pour son père ; et qu'il lui serait bien plus facile de se sauver elle-même dans le cloître que dans le monde.

Le vieillard se rendit à ses raisons. Il allait faire le testament qu'on exigeait de lui, enrichir le couvent, dépouiller sa fille. La mort ne lui laissa pas le temps de commettre ces iniquités. Il expira sans avoir testé ; et sa fille resta, comme de droit, son héritière. Mais le moine désappointé ne perdit pas toute espérance.

Quelques mois après l'enterrement, la demoiselle, qu'on avait voulu déshériter, songea enfin à se marier, pour se donner au moins un état dans le monde, et sur-tout pour satisfaire son cœur. Elle avait passé dans le deuil tout le temps que la décence exigeait. Elle était recherchée par un jeune avocat, à qui elle avait inspiré la plus vive tendresse, et qu'elle aimait éperduement. Toutes les démarches étaient faites ; le mariage allait se contracter, lorsqu'un prodige épouvantable vint troubler le bonheur qu'elle trouvait dans son amour.

Un soir que cette jeune fille se préparait à se mettre au lit, elle entendit, sans voir personne, une voix sourde qui l'appelait par son nom. Quoique sa frayeur fût grande, elle parvint pourtant à la réprimer assez pour demander à la voix ce qu'on exigeait d'elle. — Je suis l'ombre de ton père, répondit-on ; écoute, obéis, ou tremble…

La jeune fille remarqua que la voix sortait d'une grande cruche antique, que son père avait toujours gardée comme une curiosité. Ce vase avait servi, disait-on, à renfermer les cendres d'un mort. La pauvre demoiselle était consternée. La voix reprit bientôt la parole : « — J'ai promis tous mes biens au couvent voisin. Tu dois exécuter un testament que je n'ai pas eu le temps de faire, et t'enfermer ensuite dans un couvent. Si tu hésites, je suis damné, et tu mourras dans un mois… »

On se figure aisément l'effet que produisirent ces paroles. La fille du vieillard sortit précipitamment de sa chambre. Elle envoya chercher un prêtre, ses parens, les amis de son père ; elle leur raconta ce qu'elle venait d'entendre. La consternation fut générale. C'était au commencement du 17. siècle. Le jeune homme qu'elle devait épouser arriva bientôt aussi. Il tâcha de rassurer son amante ; mais comme il la vit profondément frappée ; comme le prêtre et plusieurs des assistans l'engageaient à obéir au fantôme, il lui proposa d'abandonner ses biens au couvent, mais de conserver sa liberté. — Je suis assez riche pour vous et pour moi, ajouta-t-il ; seulement, ne différez point notre mariage…

Ce noble désintéressement attendrit la jeune fille. Mais quoique son amour fût grand, elle tremblait tellement de désobéir au spectre, qu'elle se fût enfermée dans un monastère pour y

passer les jours les plus malheureux, si le jeune homme ne se fût avisé d'un expédient qui raccommoda les affaires.

Il fit consentir secrètement sa jeune amie à le recevoir dans sa chambre, la nuit suivante. Il s'enferma seul avec elle ; et la voix ayant recommencé son discours de la veille, le jeune homme, au lieu de s'effrayer, courut lever la cruche. Elle se trouva percée… On fit des perquisitions dans les caveaux du couvent voisin ; et on reconnut que, par un tuyau habilement pratiqué de la voûte d'une cave au fond de la cruche, la voix qui avait épouvanté la jeune fille était produite par le moine qui avait confessé le père, et qui regrettait la succession…

L'imposture étant ainsi découverte, la craintive demoiselle calma ses frayeurs. Elle fit prier pour son père ; mais elle n'abandonna pas ses biens au couvent ; et au lieu d'aller languir dans un cloître, elle donna sa main au jeune amant qui l'avait sauvée, et qui, dit-on, fit longtemps son bonheur.

Le Spectre qui gronde

OU

LES DEUX URNES.

ANECDOTE.

Un fermier de la Champagne trouva, en fouillant une monticule, deux vases précieux, dont l'un contenait les cendres d'un mort, et l'autre des pièces d'or et des médailles antiques. Il em-

porta ces deux vases dans sa maison, et ne fit part qu'à son compère de l'heureuse trouvaille qu'il venait de faire.

Il s'attendait à en jouir tranquillement. Mais la nuit suivante, il lui apparut un spectre qui lui fit les reproches les plus violens sur la faute qu'il avait commise, en enlevant deux vases consacrés par la cendre d'un mort, dont ce spectre lui dit qu'il était l'âme.

Le fermier eut quelque frayeur ; mais le désir de devenir riche l'emporta sur la crainte, et il garda ses deux vases. Au bout de trois jours, le fantôme se montra de nouveau ; il gronda plus fort que la première fois ; et après avoir fait beaucoup de bruit, il annonça au fermier que s'il ne reportait pas les deux vases avec ce qu'ils contenaient dans la monticule où il les avait pris, son fils aîné mourrait dans la semaine.

Le fermier, effrayé de ces menaces, prit la résolution de renoncer à son trésor ; mais le jour ayant dissipé ses terreurs, il se moqua du spectre et garda ses vases.

Cependant, sur la fin de la semaine, son fils aîné fut trouvé étranglé dans son lit. — Le fermier consterné voulait consulter quelqu'un sur ce qu'il avait à faire, lorsque le spectre lui apparut de nouveau. Après l'avoir gourmandé d'une voix terrible, le fantôme lui dit que s'il parlait à quelqu'un de sa découverte, et s'il ne reportait pas le lendemain les deux vases à leur place, son second fils serait étouffé, et qu'il mourrait lui même dans trois jours.

Le pauvre fermier n'hésita plus. Il remit les vases en terre, et fut débarrassé des visites et des menaces du spectre.

Si l'on eût pris la peine d'examiner cette affaire, on eût reconnu que le rôle du spectre était joué par le compère à qui le fer-

mier avait confié son secret. Ce compère, qui était un scélérat, avait étranglé lui-même le fils aîné du fermier. Quand les deux vases furent remis à leur place, il les enleva la nuit, en acheta une métairie, et devint le plus riche de son canton. Mais il se cacha si bien qu'on ne se douta de rien, parce qu'il fit passer l'augmentation de sa fortune pour une succession qu'il venait d'avoir. — On place cette anecdote au 16. siècle.

Le Squelette qui danse

ANECDOTE.

Un chirurgien qui était au service du czar Pierre-le-Grand, avait un squelette qu'il pendait dans sa chambre auprès de sa fenêtre. Ce squelette se remuait toutes les fois qu'il faisait du vent.

Un soir que ce chirurgien jouait du luth à sa fenêtre, le charme de cette mélodie attira quelques strelitz, ou gardes du czar, qui passaient par-là. Ils s'approchèrent pour mieux entendre ; et comme ils regardaient attentivement, ils virent que le squelette s'agitait. Cela les épouvanta si fort, que les uns prirent la fuite hors d'eux-mêmes, tandis que d'autres coururent à la cour et rapportèrent à quelques favoris du czar, qu'ils avaient vu les os d'un mort danser à la musique du chirurgien…

La chose fut vérifiée par des gens que l'on envoya exprès pour examiner le fait ; sur quoi le chirurgien fut condamné à mort comme sorcier.

Il allait être exécuté, si un boyar qui le protégeait, et qui était en faveur auprès du czar, n'eût intercédé pour lui, et représenté

que ce chirurgien ne se servait de ce squelette, et ne le conservait dans sa maison que pour s'instruire dans la chirurgie, par l'étude des différentes parties qui composent le corps humain.

Cependant, quoique ce seigneur pût dire, le chirurgien fut obligé d'abandonner le pays, et le squelette fut traîné par les rues et brûlé publiquement.

Le Fantôme qui saute

ANECDOTE.

Un jeune Suédois qui passait sa vie dans la débauche et la dissipation, fut ramené à la vertu par une aventure assez singulière, qui fit quelque bruit au 17. siècle.

Ce jeune homme, dont la conduite désolait sa famille, ayant passé la nuit dans les plus sales plaisirs avec plusieurs des compagnons ordinaires de son intempérance, revenait au logis dans l'ivresse, vers quatre heures du matin. En rentrant dans sa chambre, il vit, auprès de son lit, un fantôme qui lui ressemblait exactement pour la figure et la contenance. C'était son air, son visage, tous ses traits ; seulement le spectre était pâle et avait les yeux hagards.

Le jeune Suédois, plus qu'étonné de cette rencontre, jeta les yeux sur un grand miroir, où il vit sa propre figure pâlie par la peur, si semblable à celle du fantôme, qu'il pensa en tomber à la renverse. Il ne pouvait concevoir comment il se trouvait double dans sa chambre…

Le fantôme ne disait mot. Il se contentait de regarder le jeune homme d'un œil fixe et égaré ; il sautait aussi continuellement, et toujours à pieds joints.

Le jeune Suédois épouvanté ne sut bientôt quelle contenance faire, devant l'ombre qui gambadait autour de lui, avec une agilité peu commune.

Àla fin, le spectre sauta devant le jeune homme, en levant une main vers le ciel, et étendant l'autre au-dessus de sa tête, comme pour le saisir et l'enlever par la chevelure. Le malheureux, au comble de la terreur, et complètement revenu de son état d'ivresse, se jeta à genoux, et jura qu'il renonçait à ses vicieuses habitudes. Aussitôt le fantôme lui sauta par-dessus la tête et s'enfuit… Le jeune homme se mit au lit, tomba malade, et mourut des suites de l'effroi que lui avait causé le spectre.

Voici l'explication de cette aventure. Les parens du jeune Suédois, désolés de sa mauvaise conduite, avaient chargé un de leurs amis de lui donner une frayeur salutaire. À la faveur d'un masque de soie bien ressemblant à la figure du jeune homme, cet ami s'était habilement acquitté de son rôle. Mais le moyen avait été funeste, et les parens durent se désespérer d'y avoir eu recours, puisque la peur fit mourir ce fils qu'ils ne voulaient que corriger.

Le Mort complaisant

NOUVELLE.

Une jeune femme de Montpellier, veuve d'un militaire qui lui avait laissé en mourant quelque fortune, était recherchée en se-

condes noces par un clerc de procureur. L'amoureux était assez bien fait ; on le trouvait aimable ; on écoutait sans dédain ses soupirs et ses fleurettes ; mais il était pauvre ; et d'ailleurs la dame, riche du testament de son premier époux, craignait de gâter sa réputation en lui donnant un successeur après un an de veuvage. On dirait quelle se console, avec les écus du défunt, dans les bras d'un autre ; qu'elle devait au moins se donner le temps de le pleurer, ou le remplacer par un mariage avantageux.

Mais elle avait vingt-sept ans. Le printemps allait bientôt faire place à l'été. L'aimable clerc ferait un autre choix… Cependant, elle refusait toujours sa main, ou par préjugé ou par crainte des médisans. Elle fut tirée d'incertitude, par un de ces heureux événemens qu'on n'attend guères des gens de l'autre monde.

Un soir qu'elle venait de rentrer dans sa couche, alors solitaire, pendant qu'elle songeait à accorder le devoir avec l'amour, elle entendit marcher dans sa chambre ; sa chandelle n'était pas encore éteinte. Elle tourne les yeux, et aperçoit une grande figure blanche, qui s'avance lentement vers son lit. Elle se lève en sursaut, se met sur son séant, et cherche à reconnaître l'ombre… Un grand voile de lin la couvrait depuis l'extrémité de la tête jusqu'aux pieds. Le fantôme approchait en silence… « Qui êtes-vous ? demanda enfin d'une voix tremblante, l'impatiente veuve… — L'ombre de votre époux, lui répondit-on avec lenteur — L'ombre de mon époux !… Qu'exigez-vous de moi ?… Parlez !… Si votre âme a besoin de prières, toute ma fortune vous appartient. Je ne la dois qu'à vous. Je serai trop heureuse de soulager vos peines. — Je ne suis point dans les peines. Au bonheur que j'ai goûté près de vous, tandis que je vivais encore, le Dieu de clé-

mence a fait succéder l'éternel bonheur. Le même sort vous attend, après une longue suite de jours fortunés et paisibles… »

La jeune veuve, en entendant ces mots, voulut se jeter à bas de son lit pour sauter au cou de son mari défunt. « Ne m'approchez point, lui dit vivement le fantôme, vous ne toucheriez qu'une vaine ombre, et vous me forceriez à disparaître pour toujours. Je veux, avant de vous quitter, dissiper les soucis qui vous agitent. Dans le céleste séjour, les tendresses amoureuses sont plus nobles qu'ici bas ; et votre bonheur augmente le mien ; épousez-donc celui que vous aimez. Soyez fidèle aux nœuds qui vous lieront à lui ; il me remplacera dignement près de vous. Mais n'oubliez point le premier objet de votre flamme ; et que notre tendresse vive à jamais dans vos souvenirs… Adieu. »

En achevant ces mots, l'ombre disparut, ou par la porte, ou par la fenêtre, mais si rapidement, que l'aimable veuve n'eut pas le temps de la suivre des yeux.

De ce moment, il n'y avait plus à hésiter ; quand toutes les bouches humaines blâmeraient l'union projetée, le ciel l'approuve ; on peut s'en contenter. Le clerc fut donc heureux et riche ; il mérita sa fortune, et ne donna point de regrets à sa tendre moitié.

On avait publié par la ville l'apparition du défunt. Bien des gens croyaient à ce prodige ; la bonne dame en était persuadée ; et rien ne semblait le démentir. Mais le nouvel époux ayant obtenu un poste lucratif, et se trouvant plus riche que sa femme, ne put la tromper plus long-temps. Il lui avoua donc qu'il avait joué lui-même le rôle du défunt, et que toute la scène de l'apparition n'était qu'une petite comédie… La jeune dame resta d'abord toute

surprise. Puis réfléchissant que le tour du clerc n'avait eu que de bonnes suites, elle l'en félicita en riant, et répondit que, quelque fût l'ombre qui l'avait si bien séduite, elle n'avait que des remercîmens à lui faire, puisqu'elle était heureuse.

La Course du Loup-Garou

OU

LES TERREURS SUPERSTITIEUSES.

NOUVELLE.

Un des jours de carnaval, M. Oufle donna à souper à toute sa famille et à quelques-uns de ses amis. On y mangea passablement, et on but à qui mieux mieux ; car, quoique superstitieux et visionnaire, M. Oufle ne laissait pas d'aimer la bonne chère et la joie ; sur-tout quand on ne renversait point de salières, qu'on ne mettait point de couteaux en croix, qu'on ne laissait pas à la fois trois flambeaux allumés, qu'on n'était pas treize à table : tous mauvais présages, comme on sait.

Or, après un souper très-gai, M. Oufle, un peu pris de vin, se retira dans sa chambre pour se déguiser ; car tous les conviés avaient fait la partie d'aller au bal ; et chacun devait y aller de son côté, déguisé à sa fantaisie, pour se donner mutuellement un peu de plaisir à se reconnaître.

M. Oufle, après avoir long-temps rêvé dans sa chambre au déguisement qu'il pouvait prendre, finit par n'en trouver aucun de son goût, dans ceux qui étaient à sa portée. Il alla donc à l'appar-

tement de son fils, qui était abondamment pourvu de costumes de bal. Le fils venait de sortir. M. Oufle remarqua sur un fauteuil un vêtement fait tout exprès pour se déguiser en ours. Il était de peaux brunes avec leur poil, cousues de manière qu'elles donnaient, depuis la tête jusqu'aux pieds, la ressemblance d'un ours à celui qui en était couvert.

Après que M. Oufle l'eut retourné quelque temps, il lui vint dans l'esprit de s'en vêtir, pour faire peur à sa femme ; ce qu'il trouvait d'autant mieux imaginé, que madame Oufle lui faisait de continuels reproches sur sa crédulité aux apparitions de spectres, de fantômes, de revenans, etc. En conséquence de sa bonne idée, il prit cet habit, l'emporta dans sa chambre, le vêtit, et s'en alla à la chambre de sa femme.

Mais elle n'était pas seule : il ne jugea pas à propos d'entrer, et s'en retourna dans sa chambre pour attendre qu'il n'y eût personne avec madame Oufle ; et afin de ne point s'ennuyer, il se mit à lire un chapitre de Bodin sur les loups-garoux, sorte de lecture qu'il aimait à la folie.

Il avait à peine lu quelques pages, que le vin qu'il avait bu, le feu qui était doux, la situation tranquille où il se trouvait, peut-être aussi le livre qu'il voulait lire l'endormirent complètement ; il oublia ainsi tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il voulait faire ; et son sommeil, qui dura environ deux heures, ne retraça, à son imagination timorée, que des visions de fantômes, d'hommes changés en loups, de démons, de sorciers, etc.

Enfin, on cassa un pot de chambre dans une pièce voisine, avec un si grand bruit, que M. Oufle s'éveilla en sursaut, se leva tout effrayé ; et comme il se trouvait vis-à-vis d'une glace, il s'y

vit avec l'habit d'ours dont il était revêtu… Sa tête, échauffée par le vin ; son sommeil interrompu par un bruit qu'il ne comprenait point, son esprit frappé des songes qu'il venait de faire, l'habit qu'il se voyait sur le corps, tout cela, joint à une grande faiblesse d'imagination, lui causa un tel bouleversement dans la cervelle, qu'il se crut, non pas un ours, mais un loup-garou ; c'est-à-dire un homme métamorphosé en loup par une puissance magique, ou par un sortilège infernal…

En même temps qu'il fut frappé de l'idée qu'il était devenu loup-garou, il comprit qu'il fallait nécessairement courir les rues, hurler de son mieux, et mettre en pratique tout ce qu'il avait entendu dire de la conduite des loups-garoux. Il part donc sans différer, sort dans la rue, et commence à hurler d'une manière effroyable.

Il est bon de remarquer que M. Oufle était un homme grand, robuste, d'une voix forte, et d'une taille bien proportionnée. Ses cris, poussés dans le silence de la nuit, devaient épouvanter tous ceux qui pouvaient les entendre. Ils firent d'abord leur effet sur une petite troupe de musiciens qui donnaient une sérénade à une belle.

Les virtuoses commençaient leur symphonie, quand ils entendirent les hurlemens préliminaires de M. Oufle. L'amoureux, qui donnait la sérénade, et les musiciens qui l'exécutaient furent si fort effrayés d'entendre une voix de loup-garou, quand ils comptaient sur les plus doux complimens d'une jeune beauté, que leur sang se glaça dans leurs veines, et qu'ils se mirent à fuir de toutes leurs forces. M. Oufle voyant ces gens en fuite, se persuada plus que jamais qu'il était bien un loup-garou ; il ne pensa cependant pas à les poursuivre, mais il courut droit devant lui.

Il entra bientôt dans une petite rue détournée, où quatre jeunes gens, sortis récemment du collège, se divertissaient, dans un accès de bravoure, à arracher les chaînes des sonnettes et les marteaux des portes. Ils entendirent les longs hurlemens de M. Oufle, et frissonnèrent de terreur, dans la pensée que le diable venait sans doute les étrangler, pour les punir de leurs étourderies. Un moment après, ils aperçurent l'homme vêtu en ours, et ne doutèrent point que ce ne fut un vrai citoyen de l'enfer, ou un loup-garou comme M. Oufle croyait l'être. Ils jouèrent des jambes sans délibérer ; entraînant après eux les chaînes et les marteaux qu'ils avaient brisés.

M. Oufle, à ce bruit de chaînes, crut bien que les lutins et les démons, ayant brisé leurs liens, venaient le joindre pour le conduire au sabbat. Il poussa un hurlement plus fort que tous les autres, et se tapit, sans crier davantage, à la porte d'une jeune dame qui attendait son amant. Celle-ci, horriblement effrayée des rugissemens qu'elle venait d'entendre, courut, en palpitant d'effroi à sa fenêtre ; et apercevant un loup-garou à sa porte, elle crut que son amant était mort, qu'il était allé avec les démons, et qu'un envoyé du sombre royaume venait aussi la prendre vivante pour le châtiment de ses fautes.

Elle s'évanouit en prenant intérieurement la résolution de mieux vivre désormais. On ne sait pas ce qu'elle en fit ; mais M. Oufle voyant que le bruit avait cessé, reprit sa course, et s'arrêta devant un tripot, où les joueurs faisaient un vacarme qui ne ressemblait pas mal au sabbat. Le prétendu loup-garou se mit à pousser des rugissemens si haut, si rauques, si violens, que le silence succéda au tumulte parmi les joueurs. Les perdans, occupés de leur perte, ne firent pas grande attention aux cris de M. Oufle ;

mais les gagnans, et particulièrement une dame qui avait fait un gros gain, s'arrêtèrent tout hors d'eux-mêmes ; les cartes leur tombèrent des mains ; et comme les hurlemens ne s'arrêtaient point, la dame s'écria que le ciel irrité envoyait des diables au tripot, et que quelques-uns allaient mal finir…

Tout le monde pâlit d'effroi ; on s'agite, on fait des signes de croix et des prières ; on se disperse ; on sort à la hâte par une petite porte qui donnait sur une autre rue, pendant que M. Oufle s'éloigne.

Àquelques pas du tripot, il rencontra un carrosse attelé de deux chevaux et escorté de deux coureurs. Il se campa fièrement devant les chevaux, et se mit à hurler avec tant de violence, que ces pauvres animaux se cabrèrent en hennissant, rebroussèrent chemin et prirent le mors aux dents aussi bien que les coureurs qui se sauvaient, en poussant les cris les plus lamentables. Toute cette musique enragée éveilla les voisins, qui vinrent, hommes et femmes, en chemise et en bonnet de nuit, à la fenêtre, voir ce qui se passait dans la rue.

Mais, à la vue du loup-garou, tous les curieux se retirèrent bien vite, à l'exception d'une pauvre tête, qui se trouva prise sous un châssis de fenêtre mal assuré, et dont on n'avait pas prévu la chute. Le patient se mit à gémir, et implora la pitié du prochain, en criant qu'il était étranglé. Mais, à ces mots, personne n'eut garde d'ouvrir sa fenêtre, parce qu'on croyait que la bête était le moine bourru, qui avait grimpé à la croisée du voisin et qui le tenait à la gorge.

Par bonheur, le valet de cette tête dont le cou était à moitié tordu, vint lever le chassis et délivra son maître de sa position

critique. On fut tout étonné de le trouver en vie le lendemain.

Cependant, M. Oufle allait reprendre ses escapades, quand il fut rencontré par trois masques qui s'arrêtèrent devant lui. L'un de ces masques, qui était son fils, le reconnut à son costume, le prit respectueusement par les pattes ; et, avec l'aide de ses deux amis qu'il encouragea par son exemple, le fils reconduisit son père au logis. Tout le monde était couché ; on le déshabilla sans se démasquer ; on le mit au lit : il dormit douze heures de suite ; et à son réveil, on lui persuada que toutes ses aventures de la nuit étaient un rêve qu'il avait fait.

Quant aux personnes qu'il avait épouvantées ; comme on ne fit rien pour dissiper leurs frayeurs, elles furent toujours persuadées qu'elles avaient eu à faire avec un diable, ou tout au moins avec un loup-garou. On en fit long-temps d'effroyables histoires, qui ont encore un air de vérité auprès des petits esprits.

— Nous répéterons, en finissant, ce qu'on a déjà dit tant de fois, que les terreurs superstitieuses ont toujours le fondement le plus puéril ; et que si les personnes qui ont la faiblesse de craindre les spectres, les revenans, les loups-garoux et les fantômes, voulaient bien examiner l'objet qui les effraie, elles riraient les premières de leurs peurs extravagantes. Dans quel but, Dieu, qui est souverainement juste et souverainement bon, permettrait-il aux revenans et aux fantômes de se montrer sur la terre et d'effrayer les hommes ?... Les tours de revenans sont des farces de carnaval qui n'ont été imaginées que par des cervelles humaines, et qui ne sont exécutées que par des fripons ou par des sots.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9moniana_ou_Nouveau_-choix_d%E2%80%99anecdotes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.